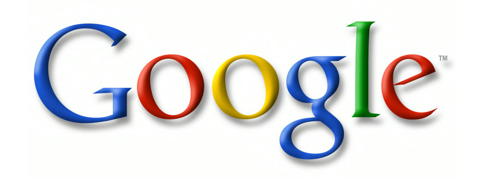
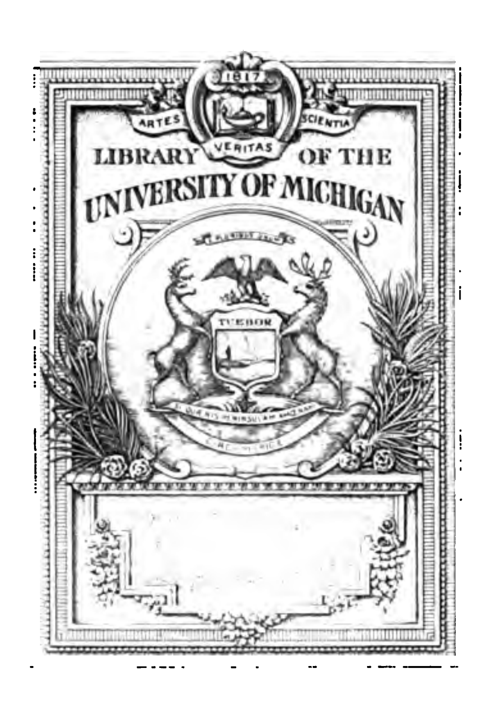

Google


B 975,633


1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR



Parnasse

de la

Jeune Belgique

Bruxelles. — Impr. Ve Monnom, rue de l'Industrie, 26

Parnasse

de la

Jeune Belgique



PARIS
Léon VANIER éditeur
19, Quai Saint-Michel, 19

MDCCCLXXXVII

Il a été tiré du *Parnasse de la Jeune Belgique* :

4 exemplaires sur papier impérial du Japon,

25 exemplaires sur papier de Hollande Van Gelder,

500 exemplaires sur papier vélin.

tous numérotés à la presse.

Exemplaire N° 449



ÉMILE VAN ARENBERGH

A l'Océan

Crois-tu, sombre Océan, parce que l'homme mêle
Quelque chant fugitif à ta plainte éternelle,
Crois-tu que nul de nous n'ait en lui tes sanglots
Et que le désespoir soit le secret des flots ?
Partout l'orage humain lutte avec tes orages
De stupide fureur, de deuils et de naufrages ;
Des voix d'abîme aussi s'élèvent de nos cœurs,
Et ta propre amertume est le goût de nos pleurs.
Comme à nous, Dieu t'a dit de souffrir, et tu souffres !
Il t'a cloué, vivant, dans un cercueil de gouffres,
Et c'est pourquoi ta vague, où se heurtent les morts,
Semble garder leur râle en rejetant leurs corps !

Océan fraternel, ton argile est la nôtre!
Ce que tu vas hurlant sans fin d'un pôle à l'autre
Et ce que Dieu répond à ton flot éperdu,
Dans le gouffre du cœur nous l'avons entendu;
Car nous aussi n'avons en nous que des abîmes,
L'homme a contre l'écueil tes élans, plus sublimes,
Et, comme toi, vivant de ce qui fait mourir,
Souffre d'un mal que rien d'humain ne doit guérir!
Ainsi qu'en un tombeau la lampe funéraire
Verse à chaque cadavre une égale lumière,
L'âme et toi, vous portez une égale douleur.
Tous les deux, vous roulez de l'ombre et de l'horreur :
Votre flot a des morts dans son âpre amertume,
Toujours sous quelque orage il lutte dans l'écume,
Et quand il vient, brisé, retomber sur le bord,
C'est pour bondir plus haut et pour gémir plus fort!
Océan, — Océan misérable et superbe!
Qui te tords à côté du paisible brin d'herbe,
Ta gloire, ta beauté, ta loi, c'est la douleur!
Les âmes t'ont compris, car ton mal, c'est le leur :
Tu ne te plaindrais pas si tu n'étais immense!...
Et s'il faut que toujours là haut ton flot s'élance,
Que l'âme et toi, tous deux sans repos et sans fond,
Toujours vous gémissiez devant le ciel profond,
Ah! c'est que vous cherchez votre source immortelle,
Où les vents d'ici-bas un jour n'auront plus d'aile,
Où vos flots, à tous deux, au sein d'une autre Mer,
Sans gouffre et sans écueil n'auront plus rien d'amer.

Sonnet Mignard

Honte d'amour! pudeur d'un cœur qui se dévoile!
Je pâlis, je rougis en passant près de toi,
Je n'ose regarder, — mais je sens jusqu'à moi
Descendre de tes yeux comme un baiser d'étoile.

Tu regardes ainsi, sans songer, au hasard;
Mais, pareil à la mer, qui dans toutes ses lames,
Berce un soleil aussi sous le soleil de flammes,
Mon cœur illuminé s'emplit de ton regard!

Ton corps souple, en sa marche, a des bercements vagues
Comme une balancelle au rythme mou des vagues,
Et dégage un parfum fait d'âme et de benjoin.

Je cherche en chaque femme un trait qui te ressemble,
Et lorsque tout à coup je te vois, il me semble
Avoir senti tantôt que tu venais au loin.

Sonnet d'antan

En tes yeux clairs riaient les matins bleus et frais,
Et Floréal n'était que ton printemps de femme :
Le parfum de la fleur, c'était ton odeur d'âme;
A travers ton avril, je sentais Dieu plus près.

Ta chair, comme un ciel d'aube, avait des nacres roses :
C'était une splendeur éblouissant le jour;
Et la brise sur toi, dans un baiser d'amour,
Tremblait comme la lèvre invisible des choses.

Partout une bonté descendait du soleil;
Les arbres vacillaient, comme ivres de l'éveil,
Et les blancs papillons neigeaient dans la lumière.

Ta route s'enfonçait dans un horizon d'or :
Et tu ne voyais pas ton ombre, par derrière,
Qui s'allongeait, — pareille au bras noir de la mort.

Sonnet d'hiver

Pâquerettes de gel et fougères de givre,
Le blanc printemps d'hiver fleurit sur les carreaux,
Et, du haut des pignons, la gargouille et la guivre
Filent, en grimaçant, des baves de cristaux.

Semblables aux trous noirs des balles dans la cible,
Les freux, par vols épars, criblent un ciel d'étain;
Et la neige, pareille au silence visible,
Tombe sur chaque bruit, qu'aussitôt elle éteint.

Puis, quand le soir s'ajoute à la paix mortuaire,
Là-bas, sous le brouillard, comme sous un suaire,
Les formes peu à peu vont se désagrégeant.

Et le soleil, alors, qui de l'horizon tombe,
Semble, pâle et fané, la couronne d'argent
Qu'une invisible main pose sur une tombe.

A la Nuit

Sur ta haute colonne, ô poète stylite,
Tu t'es enseveli tout vivant dans le ciel;
Et, comme toi, plongeant au mystère éternel,
Là-haut, Sirius semble un cœur d'or qui palpite.

En ton subtil éther respirent seuls les forts;
Et le soir, dans les airs comme obscurcis de cendre,
Tu sens un froid de tombe autour de toi s'épandre,
Et tu crois voir monter la poussière des morts.

En vain l'immensité te couvre de son ombre;
Son silence te parle, et dans la voûte sombre,
Par les trous des soleils tu vois Dieu resplendir.

Tandis que, secouant les astres dans ses voiles,
La nuit, comme un pêcheur, émergeant du nadir,
Traîne ses noirs filets, tout écaillés d'étoiles.

La Nymphe

Dans la source, à midi, la Nymphe se dévoile;
Sur l'eau court autour d'elle un frisson de soleil :
Sa blanche nudité dans le bassin vermeil
Luit comme un diamant serti dans une étoile.

Et, de son corps divin glissant à chaque ébat,
Gazes vertes des flots et dentelles d'écume,
Perles de rose argent, qu'un rayon vif allume,
Tout son clair vêtement d'onde à ses pieds s'abat.

La fleur du nénufar, comme une main de neige,
Des regards du Satyre, ô Nymphe, te protège :
Seul, de son baiser d'or t'atteint l'astre amoureux;

Et le soir, quand sur lui s'étend l'ombre géante,
Tu vois sa bouche rouge, à l'horizon béante,
Verser sur ta blancheur tout son sang lumineux.

Souvenir

O le printemps d'avril! les premiers rendez-vous!
— Ils s'attendaient, là-bas, sur le vieux pont de pierre
Croulant sous un assaut d'herbe folle et de lierre,
Et s'y sentant bien seuls, ils l'appelaient : — chez nous.

Par moments, l'air, comme eux, vibrait d'un souffle doux;
Rêvant, ils regardaient s'allonger la rivière
Frissonnant au soleil d'écailles de lumière,
Et d'un rayon sous l'onde allumer les cailloux...

Ils se parlaient tout bas, et sans s'écouter même :
Tout ce qu'ils se disaient voulait dire : — je t'aime!
C'était le gazouillis de l'aube dans leur cœur.

Et lui songe, — à présent qu'elle s'en est allée, —
Qu'il n'aura plus d'amour, et que son âme en fleur
A laissé son parfum au pied qui l'a foulée.

Devant la Mer

Devant nous, c'est la mer. Une voix amoureuse
Nous parle à l'un de l'autre en la rumeur des flots :
Pour la mieux écouter, tu tiens ton œil mi-clos,
Et tu sens dans mes bras comme une angoisse heureuse.

Voici le soir qui tombe, et le couchant vermeil,
Comme un rideau de pourpre, où rutilent des flammes,
Se détachant des cieux, s'écroule dans les lames,
En les éclaboussant de rubis de soleil.

Comme en de bleus miroirs, luisant sous ta paupière,
Je regarde en tes yeux la mort de la lumière,
Et l'écarlate orgueil du ciel agonisant ;

Et, dans ce reflet rouge, au fond de ta prunelle,
Je vois mon cœur blessé qui s'est empreint en elle ;
Et qui, dans un baiser, l'a teinte de son sang.

Moyen-Age

Assise en son retrait, devant l'âtre qui luit
Et fait frisser sa vie ardente dans les cuivres,
La châtelaine rêve, oubliant tout déduit,
Sa harpe, sa quenouille et le coffre des livres.

Elle songe au baron, qui s'en fut outre-mer
Férir les Sarrazins, — saint Denis le protège!
Or, la pauvre l'attend, et, par ce soir d'hiver,
Fouille des yeux les champs blancs de lune et de neige.

Son svelte lévrier soudain hurle à la mort,
Et, dans les vents aigus, dont claquent les verrières,
Elle entend le Maufait rire de ses prières,

Puis un râle... Et là-bas, à l'arbre qui se tord,
Tandis qu'elle demande à Dieu miséricorde,
Un manant, branché hier, danse au bout de sa corde.

Sonnet oriental

Je rêve un Orient aux mortelles féeries,
Où la mort elle-même est une volupté;
— Terre étrange, où le mal est aussi la beauté,
Où le boa vous broie entre des pierreries.

Là le mancenillier lève un rouge éventail;
L'aspic, ouvrant sa gueule à l'oiseau qui voltige,
Semble une fleur de sang qui rampe sur sa tige,
Et rauquent leurs cris faux les perruches d'émail.

Blanche aïeule, la lune, ô poète, s'incline,
Et, tournant ses fuseaux d'astres, dans le ciel clair,
Pour t'en faire un linceul tisse sa mousseline.

L'hyène impure et lâche y déchire ta chair,
Et le condor, gorgé d'entrailles et de moelles,
Avec ton cœur au bec plane dans les étoiles.

Le Vésuve

Le Vésuve en la mer, comme en un bleu miroir,
Mire son casque d'or aigretté de fumées,
Et le jet retombant des laves enflammées
Mêle une plume rouge à son panache noir.

Le poète est semblable au volcan solitaire :
En bas, la foule danse au bord des flots chanteurs,
Dans la belle lumière et les molles senteurs,
Et demande à quoi bon ce stérile cratère.

Lui, — dans les cieux muets, il se dresse hurlant;
Toujours il sent saigner la blessure à son flanc,
Il la sent jusqu'au fond de lui-même descendre.

Mais tout à coup s'ouvrant dans l'ombre qui s'enfuit
Et déchirant son sein, plein de flamme et de cendre,
Il allume, superbe, un soleil dans la nuit.

De Profundis

Au fond de l'abîme, où, dans la nuit éternelle,
Monte au travers des temps l'éternelle clameur,
L'océan des vivants se tord, bondit, chancelle,
Et le vent dans le vide emporte sa rumeur.

Sans cesse, sous les flots qui retombent en elle,
Cette marée humaine atteint plus de hauteur;
De la vague écroulée une vague nouvelle
Surgit, fouillant plus haut la noire profondeur!

Et, tandis qu'aux parois du gouffre, empli de brume,
Les races vont roulant leur râle et leur écume,
Et s'élèvent toujours comme le flux des mers,

Là-haut, aux bords croulants, dans une aube vermeille,
Sur sa croix, où le cri des ténèbres l'éveille,
Le Christ, penché sur l'homme, attend, les bras ouverts !

Stabat

Et Jésus expirait. Là-haut, sur l'arbre infâme,
Ses bras levés s'ouvraient, étendant le pardon,
Et le grand cri jeté, quand succomba son âme,
Le sol se déchira du suprême frisson !

Et la nuit, noir tombeau, s'ouvrait à l'horizon
Sur le soleil couché sous un linceul de flamme;
Et le crucifié, dans l'immense abandon,
Sentit mourir son cœur dans le cœur d'une Femme.

O Dieu, tandis qu'alors ta foudre t'échappait,
Que la mort dans ton Christ toi-même te frappait,
Et remportait sur toi sa victoire éphémère,

Peux-tu dire ce qui, dans le plateau sauveur,
A pesé le plus lourd de son poids de douleur :
Est-ce le sang du Fils ou les pleurs de la Mère?

Toujours

Tandis que lentement, en ton cœur recueillie,
Tu suivras le sentier amoureux de tes jours,
J'irai seul et portant sur mon âme meurtrie
Le cadavre immortel des premières amours.

Mais tel qu'un naufragé, perdu dans l'agonie
De la mer, jette encore un appel aux cieux sourds,
Avant de disparaître en la nuit infinie,
A toi qui dis : jamais ! je crie encor : toujours !

Car c'est ainsi que j'aime, et bien que je m'en aille,
Que plus rien de mon cœur en ton cœur ne tressaille,
Le vent sur mon autel n'éteindra pas le feu :

Il emporte la cendre et relève la flamme !
— Et, puisque tu m'as fait une âme de ton âme,
Nos lèvres s'uniront sur les lèvres de Dieu.

Sonnet mystique

Je sais une chapelle, où jamais du dehors
Aucun bruit, dans la paix d'éternité, ne tombe;
Un vieux prêtre, courbé sur des marbres de tombe,
Y chante nuit et jour les prières des morts.

Tout au fond, comme un cœur transpercé de flamberges,
Saigne un rouge vitrail, traversé de rayons;
Dans l'air rose, l'encens fond en bleus tourbillons,
Et des larmes de feu tremblent au bout des cierges.

Là, parmi les clartés, les chants et les parfums,
A genoux désormais au pied de ses reliques,
Le vieux prêtre se meurt de voluptés mystiques.

Sous la dalle, il a mis tous ses amours défunts...
— Depuis, il garde au cœur le froid de ceux qu'il aime,
Et, debout sur ses morts, il se pleure lui-même.

Sonnet de Brumaire

La vesprée automnale a la paix d'une église;
Sous la lune, Vénus, dans l'encens gris du soir,
S'allume comme un cierge au pied d'un ostensoir;
On ne sait quoi d'immense et de doux agonise.

Les arbres noirs, pareils aux funèbres veilleurs,
Râlent, mourant eux même, une plainte affaiblie;
Leur tronc maigre est levé comme un bras qui supplie,
Et leurs feuilles sans bruit tombent comme des pleurs.

Tandis qu'à l'horizon, élargissant ses voiles,
La nuit monte et s'étend sur un vaste sommeil,
Comme un drap de cercueil qui se larme d'étoiles,

Là-bas, le ciel qui perd son âme, le soleil!
Cadavre lumineux, fond et se décompose,
— Et plongent des corbeaux dans sa chair verte et rose.

Sonnet

Au fond d'un boudoir rouge en mon cœur je te vois :
— Là, de Chopin, très lente, une valse voltige;
Comme un haschisch sonore épandant son vertige;
— Là, je te garde reine et captive à la fois.

On dirait que ton corps d'une clarté s'y voile,
Comme un soleil de juin caché dans sa splendeur,
Et tes cheveux traînants semblent, en leur blondeur,
Le fil d'or que déroule, en tombant, une étoile.

Mes vers, ces oiselets d'écarlate et d'azur,
Becquètent en chantant ta lèvre, — ce fruit mûr,
Montrant ses blancs pépins dans sa pulpe amarante,

Et, tandis que friands, ils volètent autour,
Tes yeux cruels et doux, tes yeux clairs de vautour
Dardent de haut sur eux leur fixité vibrante.

La Sève

Au fond d'une aube rouge, où son corps de soleil
Semble faire le jour dans du sang et des roses,
Vénus victorieuse apparaît : un réveil
Court en frissons d'amour jusqu'à l'âme des choses.

Et dans l'air on aspire on ne sait quoi d'heureux;
Sous le ciel rajeuni flotte une ivresse d'être,
Et l'on voit vers les bois les couples amoureux,
Enlacés, parlant bas, à pas lents disparaître...

Tout aime : c'est l'avril, et le vent parfumé
Halète avec langueur ainsi qu'un sein pâmé;
La poussière elle-même engendre dans la tombe.

C'est Vénus qui descend! et, dans l'or clair du jour,
Ses pieds blancs de déesse avancent tour à tour
Avec cette douceur d'une neige qui tombe.

Nocturne

La nuit plane, roulant les mondes dans ses voiles.
L'astre aux noirs rameaux d'ombre ouvre son fruit vermeil.
Le ciel est tout en feu, comme si le soleil,
Y volant en éclats, l'éclaboussait d'étoiles.

Là-bas fleurit la lune en corbeille de flammes.
— Comme la poudre d'or qui danse en un rayon,
La poussière des morts, en muet tourbillon,
Monte en la nuit vivante et m'enveloppe d'âmes.

Homme! tandis qu'alors tes vains bruits ont cessé,
Et que l'heure t'emporte en ton sommeil lassé,
Du gouffre d'où tu sors au gouffre où tu retombes,

Devant cet Infini qui vit et resplendit,
Le poète pieux écoute ce que dit
Le silence du ciel au silence des tombes.

Le Remords

Caïn fuyait : — des voix emplissaient le ciel pâle,
Epouvantant son cœur inquiet et subtil;
Il sentait dans le vent qui l'assiégeait d'un râle
D'inexorables mains le poussant vers l'exil.

Il fuyait, — et vers lui des sanglots, des huées
Montaient dans la clameur des forêts et des mers;
Il fuyait, — écoutant les meutes des nuées
Gronder déjà là-bas sous le fouet des éclairs.

Il fuyait, — et soudain il se cacha la face,
Quand le soleil, de meurtre empourprant tout l'espace,
Roula, tête sanglante, au fond du gouffre noir;

Et le ciel écarlate, éclaboussé du crime,
Semblait teindre Caïn du sang de sa victime,
— Et le Maudit fuyait, tout rouge dans le soir.

Cantilène

O mon cœur, faible cœur, ô cœur né de la femme,
Tu t'éclaires parfois d'un jour surnaturel,
Tout rayonnant d'amour, fait de soleil et d'âme :
C'est comme une aube d'or qui rêve au bord du ciel.

Et tu vibres alors d'une intime musique
Qui te berce d'ivresse ainsi qu'un vin subtil;
Tu sens en toi fleurir une rose mystique,
Qui t'embaume soudain et t'apporte l'avril.

Cette pure lumière en ta nuit infinie,
C'est le reflet en toi de la blanche beauté,
Son souffle est ton parfum, sa voix ton harmonie;

Pour que tu sois ainsi chant, arome et clarté,
Il suffit, ô mon cœur, cœur qui te crois rebelle,
D'une vierge qui passe, — et tu te remplis d'elle!



PAUL BERLIER

Chauve-souris rose

Je l'adore et je la maudis,
Car c'est la meilleure et la pire
Des vierges folles dont jadis
Mes vingt ans ont subi l'empire.

Sa splendeur m'obsède, tandis
Qu'à l'oublier mon cœur aspire;
Je l'adore et je la maudis,
Car c'est la meilleure et la pire.

Lorsque ses ailes de vampire
Épeurent de vols assourdis
Mes rétrospectifs Paradis,
Démêlez ce qu'elle m'inspire :
Je l'adore et je la maudis.

Chapelle ardente

Baisé d'une lueur citrine
Par un funèbre lumignon,
Mon cœur trône dans ma poitrine
Comme un sarcophage mignon.

Au fond de ce cercueil étrange,
Sur un tapis de fleurs de Mai,
Tu dors, pauvre morte, cher ange,
Première et seule que j'aimai!

Un songe sans fin t'émerveille,
Et la flamme couleur d'ennui,
Fidèle étoile de ta nuit,
C'est mon Souvenir qui te veille!

A la Morgue

Dans la cave aux ombres troublantes
Tous ceux qui dorment étendus,
Tous ceux que des morts violentes
Pêle-mêle ont là confondus;

Brûlés, broyés, noyés, pendus,
Voyous, escrocs, femmes galantes,
Dans la cave aux ombres troublantes
Tous ceux qui dorment étendus,

Parfois se dressent éperdus
Sur leurs couches sanguinolentes !...
— C'est quand, des Étoiles dolentes,
Ont filtré deux, trois pleurs perdus
Dans la cave aux ombres troublantes...

Septembre

Dans son sang répandu l'Eté blond agonise;
Septembre psalmodie une antienne de mort,
Tandis qu'insoucieux le babil s'éternise
Des buissons pleins de nids et du flot qui s'endort.

Aux haleines du soir vibre cette musique
Comme un adieu suprême aux lèvres d'un amant,
Et des trèfles coupés vers le soleil phthisique
Un regain de senteurs monte confusément.

Le bois a pris des tons de cuivre. Les vieux chênes,
Songeant avec horreur aux froides nuits prochaines,
Penchent leur front altier qu'Octobre va meurtrir.

L'Eté blond agonise au fond du ciel morose;
Septembre à son chevet le contemple mourir
Et tristement effeuille une dernière rose.

Air à danser

Pour mieux danser la courante
— Lon lan laire, lon lan la!
Mets cette robe amarante
Que ta mère-grand ourla;

Elle est fine, transparente,
Légère et sans falbala,
Pour mieux danser la courante,
— Lon lan laire, lon lan la!

Sous la glycine odorante
Les pinsons donnent le la;
Viens-y — je te dirai là :
« Ta robe gêne, ôte-la
« Pour mieux danser la courante! »

Biscuit

Les Colombines, les Gilles
Tournent au son des crincrins,
Mignards, vaporeux, fragiles,
Langueur aux yeux, flamme aux reins.

Cachant sous les romarins
Leurs enlacements agiles,
Les Colombines, les Gilles
Tournent au son des crincrins.

A l'écart, les Tabarins,
Ces vrais poètes d'idylles,
Pour oublier leurs chagrins
Chansonnent en gais refrains
Les Colombines, les Gilles.

Lied

J'ai tendu mon arc vers l'azur limpide
La flèche est partie. — Où? je ne sais pas;
Car en un moment son essor rapide
L'avait dérobée aux regards d'en-bas.

J'ai jeté dans l'air une chanson folle;
Elle est retombée — Où? je ne sais pas;
Car pour suivre au loin la voix qui s'envole.
Ils sont trop grossiers, les yeux d'ici-bas.

Mais longtemps après, dans le tronc d'un chêne,
J'ai trouvé le dard encore affermi,
Et l'air oublié dont j'étais en peine
Sommeillait intact au cœur d'un ami!

Consolatrix

J'ai conté le mal qui me ronge
A la terre. La terre a dit :
« L'âme est une hypothèse, un songe...
« Crois en la Chair ou sois maudit! »

J'ai conté ma désespérance
Au ciel bleu. Le ciel bleu m'a dit :
« De la Chair vient toute souffrance...
« Crois en l'Esprit ou sois maudit! »

Ciel impudent! Nature infâme!
Honte à vous qui m'avez leurré;
J'ai conté ma peine à la Femme,
— Elle, sans rien dire, a pleuré...

Alleluia

Ton printemps sur ma route égrène ses lilas;
Oh! la liqueur d'amour bue à pleine cuvelle,
Vivifiant alcool où, lorsqu'il se sent las,
L'esprit vient repuiser une vigueur nouvelle!

Oh! le doux Paradis d'espérances pavé
Ouvert aux seuls élus que ton baiser consacre;
Indicible bonheur entre tes seins trouvé,
Trônant dans les parfums, arc-en-ciellé de nacre!

Oh! l'adieu frémissant commencé tant de fois,
Interrompu toujours — et, lèvres contre lèvres,
Cet : « A demain, bien sûr? » mourant avec ta voix
Sur un ton de prière aux résonances mièvres!

Ton printemps sur ma route égrène ses lilas :
Mes veilles par le spleen ne sont plus attristées;
L'heure où tes bras d'enfant bercèrent mon front las
S'est gravée en mon cœur parmi les plus fêtées...

Très doux sont les couchers de soleil sur la mer.
Tes tendresses, mignonne, ont des douceurs pareilles.
Et comme — après le soir tombé — le flot amer
Longtemps roule avec lui des images vermeilles ;

Ainsi, quand j'aurai lu ton roman radieux,
Quand la dernière ligne en sera bien finie,
Dans la nuit qui suivra nos suprêmes adieux
La page d'aujourd'hui luira — folle et bénie !





ANDRÉ FONTAINAS

Éden de Poètes

J'en ai la vision, quelquefois, dans mes rêves :
Je vois un Paradis, plein d'éclatantes fleurs,
Qui s'ouvre par instant, à la lueur des glaives.

Ils pendent à la branche ainsi que de longs pleurs
Qui perlent, s'effilant aux paupières d'amantes,
Et de leur joue altière effacent les couleurs.

Dans le fracas mourant des lointaines tourmentes,
Je vois aux cieux monter un nuage rosé
Aux odeurs de cinname et de myrrhe fumantes.

Le sol est un gazon d'une eau fraîche arrosé
Et le jour s'y répand en débordantes sèves,
D'un diaphane éclat mollement irisé :

J'en ai la vision, quelquefois, dans mes rêves.

Il voltige dans l'air des rhythmes de sonnets;
On voit passer le vol ardent des grandes rimes
Et l'on cueille les vers aux tiges des genêts;

On a l'enivrement du pardon pour les crimes;
Le ciel en est vibrant tout entier; la Bonté,
Pour s'y développer, n'a pas besoin de primes.

Tout revêt un aspect lumineux, et l'été
Éternellement luit sur la plaine infinie
Où brille le soleil d l'amour convoité.

Par tout le Paradis plane cette harmonie,
Et — comme des tisons échappés aux chenets —
Il en sort les rayons flamboyants du Génie :

Il voltige dans l'air des rhythmes de sonnets.

Des parfums d'amour pur s'épanchent des corolles
Comme des myrtes verts et des rosiers sacrés,
Et les fleurs ont le port des anciennes idoles.

Chacune a conservé ses traits fins et nacrés,
Sources des passions qu'éprouvaient les poètes,
Et des espoirs d'amours plus doux y sont entrés.

Et les glaives divins suspendus sur leurs têtes
Les poussent dans les bras de leurs joyeux amants,
Et—sans voiles—leurs chairs aux spasmes saints sont prêtes.

Ils célèbrent leurs vœux en madrigaux charmants,
Et tandis qu'enivré de leurs tendres paroles,
Le Désir se promet de radieux moments,

Des parfums d'amour pur s'épanchent des corolles.

C'est le Paradis saint des ciseleurs de vers,
C'est l'Éden attirant des amants de la Muse,
Des charmeurs innocents de l'immense Univers.

Au son de la phormynx et de la cornemuse,
Tous vivent, couronnés d'un laurier éternel,
En proie au chant divin qui toujours les abuse :

Ils vivent sans souci de leur passé charnel,
Dans l'extase et l'amour de la nature vaste
Qu'ils chantent sur un mode ardent et personnel.

Leur chant est toujours grand, limpide, clair et chaste,
Et fuit l'obsession des souvenirs pervers
Qui, sur terre, envahit le cœur — et le dévaste :

C'est le Paradis saint des ciseleurs de vers !

La Joconde

Parmi l'écroulement des grandeurs séculaires,
Des espoirs teints de sang, de magie et d'orgueil,
Des langueurs de remords sans motif et de deuil
Baignent, Monna Lisa, tes yeux crépusculaires.

Et parfois un éclair de sensualité
Très doux vient allumer tes pensives prunelles,
Et les âpres désirs des voluptés charnelles
Glissent dans ta chair pâle un frisson redouté.

Ton si triste sourire est le cruel mystère
D'un cœur silencieux pris d'un amour austère
Pour le riche avenir des fortes floraisons;

Le candide regret des triomphes mystiques
Enflamme de feux verts tes yeux énigmatiques,
Consolants et rêveurs comme des oraisons.

Apothéose

Vos yeux bleus sont pour moi le ciel,
Mignonne ! et sur vos lèvres roses,
Comme une abeille sur les roses,
Mon cœur s'en vient puiser le miel.

Vos cheveux blonds sur votre tête
Sont des rayons ensoleillés,
Et les amours agenouillés
Vous chantent des hymnes de fête.

Et parmi leurs chœurs assouplis,
Je veux, pour vanter votre grâce,
Vous dire, plein d'amour vivace,

Les sonnets, fiers comme le lys,
Doux comme la rose fleurie,
Que Ronsard chantait à Marie.

Nativité

C'était un jour d'orgueil et d'amour souverain;
La gloire du soleil ruisselait dans les arbres,
Le ciel, dont se fondait l'azur, doux et serein,
S'imprégnait de parfums purs comme l'air marin,
Et, rosant la candeur liliale des marbres,
La gloire du soleil ruisselait dans les arbres;
C'était un jour d'orgueil et d'amour souverain.

L'inaltérable espoir des floraisons charnelles
De l'atmosphère en feu s'exhalait longuement;
Dans la pourpre et dans l'or des splendeurs éternelles,
Dans les rayons dardés des milliers de prunelles
De l'astre extasié, dans l'éblouissement
De l'atmosphère en feu s'exhalait longuement
L'inaltérable espoir des floraisons charnelles.

Dans la plaine où dormaient les massives forêts
Lourdes d'ombre farouche et noire et de mystère,
Les blés, les osiers verts et les joncs des marais
Et les fleurs des jardins faites d'aromes frais,
De leurs vives couleurs émerveillaient la Terre
Lourde d'ombre farouche et noire et de mystère,
Dans la plaine où dormaient les massives forêts.

La mer, la vaste mer chantait à la lumière,
Dans le déroulement de ses rhythmes virils,
Le cantique éternel de l'extase première;
Calme comme la voix fraîche de la prière,
Dénouant au soleil sa toison de béryls,
Dans le déroulement de ses rhythmes virils,
La mer, la vaste mer chantait à la lumière.

Dans la chaleur du jour vous êtes née ainsi
De toutes les splendeurs et de tous les prestiges,
O vous par qui l'Amour même fut adouci,
O vierge impérieuse exempte de souci!
Claire comme les fleurs qui s'ouvrent sur les tiges
De toutes les splendeurs et de tous les prestiges,
Dans la chaleur du jour vous êtes née ainsi!

O vous qui consolez par le divin sourire,
Je veux à votre gloire élever des autels
Qui vibrent aux accents magiques de la Lyre;
Dans des brouillards d'encens, de cinname et de myrrhe,
O Vierge en qui revit le sang des dieux mortels,
Je veux à votre gloire élever des autels,
O vous qui consolez par le divin sourire!

Fierté, grâce, candeur, âme de la Beauté,
Vous êtes la lumière et l'unique harmonie,
Et je chante Noël! Votre Nativité

Ramène le printemps, la joie et la santé.
Noël ! les floraisons sortent de l'agonie !
Vous êtes la lumière et l'unique harmonie,
Fierté, grâce, candeur, âme de la Beauté !

L'Oiseau solitaire

La solitude est lourde et sans rien qui la trouble,
Sous les nuages noirs aux rauques grondements
S'étend sans fin la plaine, où les marais dormants
Étalent leur surface empuantie et trouble.

Par la morne étendue un bouquet de roseaux
Pousse de ci, de là ; parfois une cigogne
Sur une patte, au bord d'un marais, se renfrogne
Sans bouger, sans songer, en contemplant les eaux.

Mon âme est ce pays, et pas une pensée
Depuis les jours enfuis ne l'a plus traversée ;
Plus un ancien bonheur, plus un chagrin nouveau :

Rien que mon seul amour, que votre seule image,
Pareille au triste oiseau rêvant du paysage,
Qui veille en ma mémoire et hante mon cerveau.

Adoration

Lys et roses, visage épanoui, chair fraîche,
Prunelles aux regards de feu si caressants,
Lèvres où le jour luit, palpitantes d'accents
Lents comme la Musique ou prompts comme la flèche,
Brûlez en mon esprit, vision rose et fraîche!

Chevelure où se jouent les frisons du soleil
Que mes regards n'ont pu supporter sans brûlure,
O molle, étourdissante et blonde chevelure,
Foyer d'astres ardents, torrent d'amour vermeil,
Oh! submergez mon cœur, tumultueux soleil!

Ongles resplendissants de nacre et de lumière,
Mains fines aux douceurs étranges, bras sculptés
Par un artiste dieu, modeleur de beautés,
Grâce du corps passant la grâce coutumière,
Aveuglez mes yeux, flots de vivante lumière!

O forme impérissable, ô buste harmonieux,
Idéale poitrine aux lignes impassibles,
Taille ondùleuse ainsi que les vagues flexibles,
J'ai pour vous un amour violent et pieux :
Fraîcheurs, soleil, lumière, ô corps harmonieux!

Ariette

Rhythmes sautillants, fluets
Et pimpants des menuets
Et des pavanes;
Fraîcheurs de fleurs de pêcher
Qu'ont les nymphes de Boucher,
Si diaphanes;

Pétales des roses-thé,
Chairs de lys et de clarté
Blanches et roses;
Timides, frêles couleurs,
Charmes pâles des langueurs
Et des chloroses;

Chairs qui parfument les airs,
Doux regards tendres et clairs
Des Amoureuses;
Cheveux lumineux, épars
Sur le front de toutes parts,
Boucles fiévreuses;

Lèvre babillarde où rit
Et s'épanouit l'esprit
    Qui nous captive
Dans la lumière des dents;
Enthousiasmes ardents;
    Fierté native;

Tout ce qu'on aime : candeur,
Harmonieuse splendeur,
    Grâce charnelle,
Rires de l'âme et du corps,
Voix sereine aux purs accords,
    Tout est en Elle!

L'Aurore

Jardin rare et délicieux
Dont les fleurs embaument les cieux,
Splendide Aurore,
Que le réveil chaque matin
De son rire chaud et mutin
Câline et dore,

Bouquet des riches floraisons,
Que ne fanent pas les saisons
Endolories,
Les Automnes ni les Hivers,
Gloire des Printemps toujours verts
Et des féeries,

Ame du soleil caressant
Qui de la pourpre de son sang
Es parfumée,
D'où la céleste éclosion
Des fleurs sans cesse en fusion
Sort transformée,

Aurore, est-ce toi qui pétris
La finesse des tons fleuris
          Pâles et roses
De la Madone de Beauté,
Dont la chair surpasse en clarté
          La chair des roses?

Sur ses lèvres, où les chansons
S'épandent comme des frissons,
          Où semblent vivre
Les mots tendrement étourdis,
N'est-ce pas toi qui répandis
          La lumière ivre?

Et son œil doux d'un bleu si clair
Est frais comme un souffle de l'air;
          Sa chevelure
Qui s'éparpille, et jase, et rit,
Est faite, comme son esprit,
          De clarté pure!

Vénus vêtue

Pudique et blonde, au fond du temple, où s'évapore
La subtile torpeur des aromes brûlants,
Des roses, des jasmins, des grands lys nonchalants,
Rêve amoureusement la Vénus Pastophore.

Une moisson de fleurs odorantes décore
La tunique aux plis droits qui glisse sur ses flancs,
Et sa tête surgit de ces flots ruisselants
Comme une rose, fleur plus odorante encore.

Quand vous venez, parfois, Vous que j'aime, je sens
De même m'enivrer des aromes puissants,
Inconnus et rêvés dans les pays du Rêve,

Quand, dans une clarté bienfaisante, un éveil
De rayons, un brouillard parfumé qui s'élève,
Il semble que Vos pas refoulent du soleil.

Cantique

Vous avez la beauté des antiques statues
Et la grâce est en vous jointe à la majesté;
Vos formes, de splendeur et d'orgueil revêtues,
Expriment l'amour calme et la sérénité.

Vous êtes la déesse impassible et riante;
Vous avez la blancheur des marbres fabuleux;
Et le chœur amoureux des ramiers s'oriente
Suivant les flammes d'or de vos larges yeux bleus.

Votre front élevé que couronnent les roses
M'apparaît lumineux comme un rapide éclair.
Parmi des floraisons d'iris et de lauroses,
Le cygne au blanc plumage étincelle dans l'air.

Votre marche est pareille aux lentes harmonies
Qui semblent embrasser, en se développant,
L'espace illimité des plaines infinies
Et dont le flot rhythmique à travers tout s'épand

Les célestes senteurs de cinname et de myrrhe
Volent autour de vous et parfument vos chairs;
La clarté des ciels purs allume votre rire
Et des rayons divins flambent dans vos yeux clairs.

Je vous aime, ô Déesse! et ma voix vous implore:
Pour vous forcer à voir, et même à m'écouter,
Je veux, comme la voix d'une lyre sonore,
Religieusement la contraindre à chanter.

Je veux que mon amour vous soit une auréole
Qui ne vous brûle pas de ses doutes amers;
Je veux que le respect réside en ma parole
Plus profond que les cieux et que les vastes mers!





GEORGES GARNIR

Le Secret

Pâle poète, j'ai de mon rêve nocturne
Fatigué mon cœur morne et mon front taciturne ;

Pèlerin harassé, j'ai cherché longuement
Dans les lointains déserts le lointain diamant ;

Rêveur extasié, j'ai dans les soirs magiques
Interrogé d'espoir les astres prophétiques ;

Profanateur cruel, j'ai défloré les lys
Pour calmer en mon cœur mes désirs appâlis ;

Chercheur silencieux j'ai fouillé le Saint Livre,
Pour savoir les secrets qui m'auraient fait revivre;

Voyageur égaré dans les pays perdus,
J'ai crié vers le ciel mes désirs éperdus;

Visionnaire blême, aux calmes blancheurs d'aube
En vain j'ai demandé ce que Dieu nous dérobe.

Alors au fond de moi mon orgueil a pleuré
Et j'ai courbé mon front las et désespéré.

Je veux de mes espoirs dresser une hécatombe,
Puis m'en aller pensif et muet vers la tombe,

Pour m'enquérir des mots mystiques et troublants,
Tels que de fabuleux joyaux étincelants...

Or, le secret lointain dont mon âme est éprise,
C'est un vers plus pieux qu'un vieux vitrail d'église :

Un grand vers qui dirait la douceur de vos yeux
Et qui comme eux serait étrange et merveilleux.

Retro

Puisque me voilà seul dans le désert immense
Où rien ne fixe plus l'espoir des pèlerins,
Puisque je ne vois plus briller ton œil intense,
Ainsi qu'un clair fanal, aux horizons sereins,

Je vivrai de rêver à notre extase morte ;
La cloche des lointains fera frémir ma chair,
Et, pensif, dans les soirs, j'entr'ouvrirai ma porte
Pour écouter sonner les glas du passé cher.

Je saurai m'exiler en un rêve extatique
Plus subtil que l'odeur des encensoirs vermeils,
Et le cerveau hanté du passé magnétique,
Je me retournerai pour voir mes chers soleils.

Je les verrai sortir du silence et de l'ombre
— Comme ils plongent le soir au cœur des Océans —
Puis envahir le Ciel où gravitent sans nombre
Les planètes d'or pâle et les mondes géants.

Et mes chers souvenirs seront faits de lumières
Claires comme l'azur et plus pures que lui.
— Et ma bouche dira de pieuses prières
Comme n'en savent point les hommes d'aujourd'hui.

La Maison maudite

Au cœur de la cité bruyante et magnifique,
Altière, dominant les flèches et les tours,
Se dresse la maison parmi les carrefours,
Énigmatique et belle en un décor magique.

Ainsi qu'une coquette impudique et sans cœur,
Elle étale avec des nonchalances charmeuses
L'enchantement doré des salles ténébreuses,
Où dort en la pénombre un parfum de langueur.

Tous ceux qu'elle a séduits lui laissèrent leur âme,
Ils la parèrent comme une idole d'airain
Pour attendrir son calme étrange et souverain
Et lasser sa froideur égoïste de femme.

Ils se sont enquis des secrets de l'Orient,
Des trésors ignorés de Carthage et d'Athène,
Mais ces splendeurs n'ont pas captivé la hautaine
Qui s'en fit un trophée épique, en souriant.

Lors ses pâles amants s'épuisèrent pour elle,
Consumant au fond d'eux leur amour impuissant,
Et s'en furent brisés, plaintifs et maudissant
Ses sourires sereins et sa beauté cruelle.

Et ceux du lendemain la reprirent charmés,
Mais la Maison maudite est restée étrangère,
Impénétrable à tous, troublante et mensongère,
Et la rage, au départ, crispa leurs poings fermés.

Au cœur de la cité bruyante et magnifique,
Altière, dominant les flèches et les tours,
Se dresse la Maison parmi les carrefours,
Énigmatique et belle en un décor magique.

Ceux qu'on n'a pas aimés

Ils se sont consumés à désirer la femme
En des ardeurs de saints, blancs d'espoir éperdu.
Ils ont donné leur chair, leurs muscles et leur âme
Et l'impassible Sphinx ne leur a rien rendu.

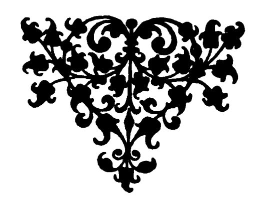
Chimères, visions à jamais en allées
Par les chemins déserts qui ne finissent pas,
Chers souvenirs pieux des âmes envolées
Dont le cœur obsédé sanglote encor tout bas;

Printanières ardeurs, vibrantes d'allégresse,
Espoirs purs et bénis, songes inexaucés,
Ils ont en vain cherché la maison de tendresse
Qui les aurait reçus, pauvres piétons lassés.

Ils ont laissé leur rêve épuisé sur la terre
Ainsi qu'un marbre froid en un jardin flétri;
Le sang de leur douleur aiguë et solitaire
A marqué le chemin où leur cœur s'est meurtri.

Ils dédaignent chercher le pourquoi de leur vie,
Et leur douleur est sombre ainsi qu'un ciel brumeux;
Les roses ni les blés ne leur font plus envie,
Car ils n'ont plus de haine à compter les heureux.

Leurs yeux las n'aiment plus que les lueurs funèbres,
A leur âme ils ont mis des tentures de deuil,
Mais ils se sont dressés debout dans leurs ténèbres
N'ayant plus rien gardé d'intact que leur orgueil.





IWAN GILKIN

Litanies

Surnaturelle, calme et puissante Beauté,
Fontaine de santé, Miroir d'étrangeté,
Écoutez-moi !

Phare spirituel allumé sur les roches,
Beffroi des jours défunts, où sanglotent les cloches,
Appelez-moi !

Hâvre où les blancs voiliers et les fumeux steamers
Chargés de cœurs vaillants, viennent du bout des mers,
Accueillez-moi !

Soleil vertigineux, vous qui dans les yeux faites
Fleurir des visions de splendeurs et de fêtes,
Aveuglez-moi !

Jardinier qui semez dans la nuit des cerveaux
Les songes imprévus et les verbes nouveaux,
Fécondez-moi !

Fleuve majestueux, où sur l'eau lente éclate
La gloire des lotus d'azur et d'écarlate,
Submergez-moi !

Tour d'ivoire, château que les tentations
Entourent vainement de leurs obsessions,
Abritez-moi !

Forêt crépusculaire, où les oiseaux nocturnes
Ouvrent leurs clairs yeux d'or et leurs vols taciturnes,
Apaisez-moi !

Porte du Paradis, par l'absurde habité,
Haschisch libérateur de la réalité,
Délivrez-moi !

Tapis de velours blanc, où marchent cadencées
D'amples processions d'orgueilleuses pensées,
Exaltez-moi !

Flacon, où tournent dans un cerveau de cristal
Les vertiges du musc, de l'ambre et du santal,
Parfumez-moi!

Orgue religieux dont les vastes musiques
Bâtissent dans les cœurs des églises mystiques,
Élevez-moi!

Maison d'or et d'albâtre, où les vins généreux
Versent aux vagabonds les espoirs vigoureux,
Hébergez-moi!

Liqueur soyeuse, crême où les fruits et les baumes
Fondent leur bienfaisance et leurs subtils arômes,
Enivrez-moi!

Manne d'amour, agneau pascal, pain sans levain,
Festin miraculeux où l'eau se change en vin,
Nourrissez-moi!

Hamac, qu'une exotique et moelleuse indolence
A l'ombre des palmiers rafraîchissants balance,
Endormez-moi!

Jardin officinal aux douces floraisons,
Où croît parmi les lys l'herbe des guérisons,
Guérissez-moi!

Aérostat vainqueur des sublimes nuages,
Nostalgique wagon, berceur des longs voyages,
Emportez-moi !

Livre mystérieux des Sybilles, coffret
Où dort, loin des savants, maint austère secret,
Instruisez-moi !

Lourde mante opulente où les fauves soieries
Étoilent leurs prés d'or de fleurs de pierreries,
Revêtez-moi !

Turquoise de douceur, Rubis de cruauté,
Topaze où la lumière endort la volupté,
Adornez-moi !

Lupanar éhonté, plein d'immondes ivresses,
Mêlant tous les baisers et toutes les tristesses,
Épuisez-moi !

Hypocrite vivier, où des poulpes gluants
Traînent leurs suçoirs mous sur les cailloux puants,
Dévorez-moi !

Lazaret des lépreux, hôpital des poètes,
Ténébreux cabanon, pourrissoir des prophètes,
Étouffez-moi !

Torche Néronienne, ô monstrueuse croix,
Où flambent des martyrs oints de graisse et de poix,
Consumez-moi !

Prière

O Vous, femme adorable entre toutes les femmes,
Épouse des cœurs morts et sœur des jeunes âmes,
Reine des jours anciens, Reine des jours nouveaux,
Vous qui penchez un front empourpré de pavots,
Maîtresse du sommeil, Souveraine des veilles,
O Vous qui dans Saba régniez sur les merveilles;
Vous qui fûtes au temps d'Assuérus Esther,
Baignant votre enfantine et précieuse chair
Six mois d'huile de myrrhe et six mois d'aromates;
Vous qui domptiez le Nil sous vos galères plates,
Mangeuse de héros, buveuse de bijoux,
Cléopâtre ! — O princesse aux puissants cheveux roux,
Qui traîniez vos amants tout meurtris de luxure
Des carrefours de Rome aux jardins de Suburre,
Farouche Messaline, — ô large et sombre cœur,
Qui des taureaux crétois eût lassé la vigueur; —
Vous, l'éternel amour, Vous, la femme éternelle,
Dévoratrice absurde, ignoble et solennelle,
Qui sucez notre vie et videz nos cerveaux,
Rallumez, rallumez, sous vos longs cils dévots,
Dans leurs globes laiteux comme un fluide ivoire,
Vos yeux de cendre où couve une âpre flamme noire;

Et pour mieux m'enlacer du désir de vos bras,
Tressez, tressez vos doigts parfumés d'ananas,
Comme l'osier vivant d'une ardente corbeille,
Que ma chair baignera de sa liqueur vermeille;
Et de vos dents de lys, ivres de cruauté,
Où la lune affligée a figé sa clarté,
Et de vos ongles fous, fleuris de jeunes roses,
Déchirez savamment, avec d'exquises pauses
Pleines de doux regrets, pleines de chers baisers,
Mes muscles et mes nerfs toujours inapaisés,
Jusqu'au jour, ô Madone, où vos lèvres trop gaies.
Presseront vainement les lèvres de mes plaies.

Veilleur de Nuit

Voici la ténébreuse et vicieuse nuit,
Que le pas du filou, le hoquet de l'ivrogne,
La voix de la catin qui se pâme et qui hogne,
Emplissent de terreur, de silence et de bruit.

L'heure tinte au clocher. Sur le fumier des âmes,
D'où montent vers le Ciel d'âcres exhalaisons,
Eclôt dans l'ombre, en ses putrides floraisons,
Le désir obsédant des voluptés infâmes.

O nocturnes péchés, fournisseurs de l'enfer!
Votre douceur se change en acide et perfore
Les cerveaux libertins dépouillés de phosphore.

— Est-ce l'ange sonnant la trompette de fer?
Beuglant sur la cité sa clameur rauque et morne,
Le veilleur, sur la tour, a soufflé dans sa corne.

Nuit au Jardin

Connais-tu la douceur des beaux jardins nocturnes
Où, sous les baisers blancs de la lune, les fleurs
Voluptueusement froides et taciturnes
Versent leurs parfums lourds dans la lumière en pleurs?
Connais-tu la douceur des beaux jardins nocturnes?

Comme une fleur qui chante, en la vasque d'eau vive
Sur sa tige s'élance et tinte le jet d'eau,
Et, lys surnaturel, sa corolle plaintive
Monte en désirs mourants vers l'astre jeune et beau,
Comme une fleur qui chante en la vasque d'eau vive.

Viens! la brise épuisée a des saveurs étranges.
Viens! Je sais le secret d'un amour singulier
Dont le charme interdit étonnerait les anges;
C'est un fruit oublié sur l'antique espalier.
Viens! la brise épuisée a des saveurs étranges.

Une virginité douloureuse et divine
S'évapore dans l'air comme un encens très doux.
O bonheurs incréés qu'un cœur souffrant devine!
Voici, voici qu'expire éperdûment en nous
Une virginité douloureuse et divine.

— Aux paradis gelés, où la neige et le givre
Se pâment sur les flancs exsangues des glaciers,
La volupté du froid et du silence enivre
Comme un léthé cruel les cœurs émaciés
Aux paradis gelés de la neige et du givre.

Noctambule

Dans le quartier tapi derrière la caserne,
Bat, comme un cœur peureux, le bruit d'un pas hâtif.
O Nuit! Dans la terreur du silence attentif
L'Ange des Lâchetés ouvre son aile terne.

Quelqu'un fuit. Un danger qu'on ignore, le cerne.
Angoisse des longs murs cauteleux, et plaintif
Désir d'aide! Là-bas, sur le plâtre craintif
Cligne l'œil injecté d'une rouge lanterne.

Des cris? Non. Rien. Pas même un souffle, ou la rumeur
D'un meurtre sourd, au loin, ni la chute qui meurt
Sous un pont, dans le vent des ténèbres velues.

Mais voici que, tirant les soldats du sommeil,
Un clairon, dont l'appel perce les mornes rues,
Annonce la puissance et la paix du Soleil.

Désir

Mes regards las, sans voir l'or en fleur des jasmins,
Rêvent de cheveux d'or dont la tendresse étonne,
Et, dédaignant des lys la blancheur monotone,
Pleurent la liliale ardeur des jeunes mains.

O toi qui dois venir, viens! mon cœur te réclame,
Mes yeux, tristes d'amour, attendent tes chers yeux.
Car la terre est si vide, et si vides les cieux!
Et rien n'offre un baiser aux lèvres de mon âme.

Toi que j'aimerai, toi qui me tortureras
Sans assouvir jamais tes douloureux caprices,
Viens! je t'offre à genoux les mortels sacrifices
Où mon sang résigné coulera dans tes bras.

Symbole

Voici qu'à l'horizon coule un fleuve de sang.
De sa pourpre lugubre et splendide il inonde,
Sous les cieux consternés, l'orbe muet du monde,
Où l'horreur d'un grand meurtre invisible descend.

Ainsi qu'au lendemain des épiques désastres
Pour les princes vaincus on drape l'échafaud,
La Nuit, sur le zénith, debout comme un héraut,
Étend l'obscurité de son deuil larmé d'astres.

Exsangue et phosphoreuse, ô tête dont la chair
A gardé la pâleur et le froid de l'épée, —
Lumineusement roule une lune coupée
Dans le silence noir et la terreur de l'air.

Rien ne s'anéantit. Tout ce qui fut, persiste.
Les crimes d'ici-bas renaissent dans les cieux.
Ce soir, dans le palais aérien des dieux,
Hérodiade a fait décoller Jean-Baptiste.

Amour d'hôpital

O Reine des Douleurs, qui rayonnes de sang
Comme un rubis royal jette une flamme rouge,
Le forceps, qui t'a mise au monde dans un bouge,
D'un signe obscène doit t'avoir marquée au flanc.

Dans ton œil, où voyage un reflet satanique,
Le meurtre se tapit sous un velours de feu,
Ainsi qu'au fond d'un ciel amoureusement bleu
Dans les vents parfumés flotte un mal ironique.

Tu t'es faite, ô ma sœur, gardienne à l'hôpital
Pour mieux repaître tes regards d'oiseau de proie
Du spectacle écœurant, cruel et plein de joie,
De la chair qui se fend sous le couteau brutal.

Dans le grouillis rougeâtre et gluant des viscères,
Des muscles découpés, des tendons mis à nu,
Des nerfs, où vibre encore un vouloir inconnu,
Des glandes qu'on incise et des flasques artères,

Tu plonges tes deux bras polis, avidement,
Tandis qu'erre un divin sourire sur tes lèvres,
Et que sur son chevet où bondissent les fièvres,
Le moribond t'appelle et parle doucement;

Car ton visage, pur comme un marbre, te donne,
Sous ta coiffe de toile et ton noir chaperon,
O vierge au bistouri, vierge au cœur de Huron,
Le resplendissement serein d'une Madone.

Sur ton sein les stylets, les pinces, les ciseaux,
La spatule, la scie équivoque et les sondes,
Bijoux terrifiants et breloques immondes,
Comme un bouquet d'acier étoilent leurs faisceaux.

Tes doigts fins, à tremper dans les pus et les plaies,
En ont pris le tranchant affilé des scalpels;
Et l'odeur de ton corps suave a des rappels
De putréfactions rances dont tu t'égaies.

Car ton âme de monstre est folle des gaîtés
Cocasses de la couche où le mourant se cabre
Dans les convulsions de la danse macabre,
Et la Mort a pour toi d'hilarantes beautés.

Qui nous expliquera ta funèbre hystérie,
Pauvre femme, produit de ce siècle empesté ?
On dit que ton baiser trouble la volonté
Et communique aux os une lente carie.

Mais de ton mâle cœur monte un puissant amour.
Comme un vin orgueilleux, plein de rouges prestiges,
Sa riche odeur de sang évoque les vertiges
Et ronge les cerveaux mieux qu'un bec de vautour.

Et c'est pourquoi, vaincu par la coquetterie
De ta forme divine et de tes noirs instincts,
En toi j'adore, enfant des sinistres Destins,
L'Horreur fascinatrice et la Bizarrerie.

Arrivée

Vers des pays nouveaux, peuplés d'autres visages,
Irréparablement traîné par la vapeur,
Je frissonne, je souffre : arriver me fait peur.
Je devine, à travers d'hypocrites présages,

De grands châteaux qu'aigrit l'amertume des âges,
Des murs moisis d'ennui, d'où suinte une torpeur,
Et, malgré leur sourire adorable et trompeur,
L'occulte hostilité de haineux paysages.

— Bercé par le wagon comme par un vaisseau,
Au moment d'aborder je me lève en sursaut,
Ainsi qu'un matelot qu'éveillent des fanfares.

Dans l'ombre de la nuit hasardeuse, je vois
Vos feux, ô cœurs lointains, briller comme des phares
Sur des bords inconnus où m'appellent des voix.

L'Étang

Un étang, où la verte image des bois plonge,
Réjouit son eau fraîche, où des adolescents,
De leurs beaux membres nus, délicats et puissants,
Caressent les regards épars dans l'air qui songe.

Fleur de jeunesse, ô rose et blond nageur, allonge,
Allonge la candeur de tes bras innocents
Vers mon Rêve, attiré par ces bras caressants
Dans l'étang, où la verte image des bois plonge.

O bonté de la vie! O santé du soleil!
Voici que dans l'air bleu bourdonne un doux conseil
D'oublier, d'être heureux dans l'herbe en fleur des berges.

— Et dans l'azur du ciel l'invisible Avenir
Que cette joie offense, afin de la punir
Aiguise en tapinois ses cruelles flamberges.

La Madone

Au pré fleuri de scabieuses
Et de roses violacées,
Mes tristes mains, mes mains blessées
Joignent leurs pâles chairs pieuses.

Mes sombres lèvres sérieuses
Chantent mes obscures pensées
Au ciel de flammes trépassées
Où passent des ailes soyeuses.

Je suis la Madone au cœur noir.
Mes ténébreuses meurtrissures
Filtrent le sang épais des mûres.

Et je traîne en l'effroi du soir,
Parmi les amers végétaux,
Les deuils verts de mes longs manteaux.

La Conscience

Les sots t'ont définie, ô conscience : un juge
Au fond de l'âme assis, dont les yeux rigoureux
Regardent fixement nos secrets ténébreux
Et qu'on ne peut tromper par aucun subterfuge.

Que t'importe l'erreur de ces bénêts qu'on gruge?
Tu suggères la ruse à l'assassin peureux,
Tu donnes le courage au gredin vigoureux,
O toi, des malfaiteurs le plus certain refuge!

Analysant la cause et scrutant les dessous,
Par tes bonnes raisons les crimes sont absous;
Il n'est point de forfait que tu ne justifies.

Et par toi, découvrant maint argument vainqueur
Dans les replis du Droit et des Philosophies,
Les impurs scélérats trouvent la paix du cœur

Châtiment

Mes yeux tristes, mes yeux coupables,
Mes yeux qui violaient les yeux
Et sondaient les reins impalpables
De leurs longs regards vicieux;

Mes yeux, ô convives sans joie
Des soirs où les toasts libertins
Font lever les jupes de soie
Au rire des flambeaux éteints;

Mes yeux, lents visiteurs des salles
De la morgue, amis du grabat
Où, sous les couvertures sales,
La mort du pauvre se débat;

Mes yeux, fiers des secrets farouches
Qu'ils tiraient des cœurs ténébreux
Malgré le mutisme des bouches;
Mes yeux savants et malheureux,

Mes yeux, mélancoliques urnes
Pleines de pleurs et de péchés,
L'Archange des Terreurs Nocturnes
Les a méchamment arrachés;

Et, dans les lugubres ténèbres,
Gonflés, monstrueux et pareils
A d'énormes lunes funèbres
Qui ne verront plus les soleils,

De ses mains jamais assoupies
Il les fouette, l'ange irrité,
— O pâles, souffrantes toupies,
Où tournent pour l'éternité

La fuite errante des nuages,
Le regret des étoiles d'or,
Et, — loin des calmes paysages
Où le cœur fatigué s'endort, —

Le désespoir des chairs fleuries,
Des chairs, ah! trop avidement,
Trop douloureusement chéries
Dans l'extase de leur tourment!

La Capitale

L'énorme capitale est un fruit douloureux.
Son écorce effondrée et ses pulpes trop mûres
Teignent opulemment leurs riches pourritures
D'ors verts, de violets, et de roux phosphoreux.

Lâchant un jus épais, douceâtre et cancéreux,
Ses spongieuses chairs fondent sous les morsures,
Et ses poisons pensifs font germer les luxures
Et les péchés malsains dans les cerveaux fiévreux.

Tel est son goût exquis, tel son piment bizarre,
— Gingembre macéré dans un élixir rare, —
Que j'y plongeai mes dents avec avidité.

J'ai mangé du vertige et bu de la folie.
Et c'est pourquoi je traîne un corps débilité
Où ma jeunesse meurt dans ma force abolie.

Le mauvais Jardinier

Dans les jardins d'hiver, des fleuristes bizarres
Sèment furtivement des végétaux haineux,
Dont les tiges bientôt grouillent comme les nœuds
Des serpents assoupis aux bords boueux des mares.

Leurs redoutables fleurs, magnifiques et rares,
Où coulent de très lourds parfums vertigineux,
Ouvrent avec orgueil leurs vases vénéneux.
La mort s'épanouit dans leurs splendeurs barbares.

Leurs somptueux bouquets détruisent la santé.
Et c'est pour en avoir trop aimé la beauté
Qu'on voit dans les palais languir les blanches reines.

Et moi je vous ressemble, ô jardiniers pervers!
Dans les cerveaux hâtifs où j'ai jeté mes graines,
Je regarde fleurir les poisons de mes vers.

Le Confesseur

En vain tes paupières jalouses
Voilent tes regards anxieux;
Mes yeux pareils à des ventouses
Sucent les secrets de tes yeux.

Je vois ainsi qu'une rivière
Couler ton sang dans ton cerveau;
Et je promène une lumière
En ton cœur comme en un caveau.

J'y vois des richesses étranges,
De l'or et des bijoux royaux
Ignorés des yeux bleus des anges
Gardiens des célestes joyaux.

J'y vois des bontés et des crimes,
Des viols, des blessures, des morts,
Et sur les bouches des victimes
Les doux baisers de tes remords

O dents qu'enivrent les morsures,
O lèvres soûles de péchés,
De tortures et de luxures,
Et du vin des pardons cachés,

Fleurissez sans inquiétude,
Fleurs du bonheur triste et charnel
Qui parfumez ma solitude,
Car mon silence est éternel.

Et je sais pencher sur les hommes,
Dont les lâches confessions
M'ont appris quels monstres nous sommes,
Mon cœur fait d'absolutions.

Mais moi, moi, faux Vincent de Paule
Qui connais le néant des dieux
Et qui porte sur mon épaule
Vos forfaits et le poids des cieux,

Quand je crierai vers l'azur vide,
Quand l'angoisse fendra mon cœur,
Quand tombera mon front livide
Sur mon sein gonflé de rancœur,

Quel enfant épris de mensonge,
Angélique étancheur de fiel,
Me tendra, sur ma croix, l'éponge
Pleine de vin et d'hydromel ?

Vision

Prophétique, ô martyre! et si triste! apparue
Sur l'angoisse des eaux nocturnes, dans l'angoisse
De la sinistre nuit sur l'eau noire, qui poisse
Ses plis épais et mous; si triste, insecourue,

Flottant dans ses longs pleurs phosphorescents et vagues,
Bouche expirante, yeux clos, d'où coule comme un fleuve
Une douleur immense, inconsolable et veuve;
Tête en songe, là-bas, sur l'oreiller des vagues;

Soulevant ton front vierge et lucide, que baigne
Tant d'ombre, ton cher front percé d'un clou qui saigne,
— Ces clous sanglants! les clous cruciaux des calvaires! —

Prédis-tu, dans l'horreur des ténèbres sévères,
Qu'un jour je meurtrirai d'un cruel sacrilège
L'éternelle candeur de ton rêve de neige?

Le Pénitent

Je suis le pénitent des mauvaises cités.
Dans les bouges honteux où coulent les rogommes,
Dans les quartiers lascifs des modernes Sodomes
Où le meurtre et le viol cachent leurs voluptés,

Quand j'introduis, le soir, mes regards attristés,
J'ausculte en frissonnant les monstres que nous sommes;
Je sens peser sur moi tous les crimes des hommes,
Et je pousse des cris vers les cieux irrités.

Semblable en mes clameurs aux prophètes tragiques,
Je vais, les yeux hagards, par les places publiques,
Confessant des péchés que je n'ai point commis.

Et le chœur vertueux des pharisiens brame :
« Soyez béni, mon Dieu, qui n'avez point permis
Que je fusse pareil à ce poète infâme! »

Le Bon Ange

L'ange rose à l'aile noire
Assis sur mon oreiller
M'évente, pour m'éveiller,
De son deuil blasphématoire.

Sa bouche, fruit de baisers,
Sa bouche de belladone,
Du chant mourant qu'abandonne
L'âme des luths épuisés,

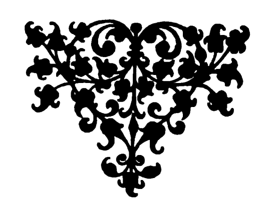
Sa bouche mûre murmure :
« Sois triste; aime le Malheur :
Le Malheur a la saveur
D'une noble vierge impure.

« Cherches-tu la Vérité?
Médite le long Peut-Être,
Doute, mens, et tâche d'être
Bon avec perversité.

« Bien qu'il avilisse et tue,
Honore d'un cœur pieux
L'amour révéré des dieux,
L'amour qui se prostitue.

« Courbé sous le poing brutal
Du cruel Tout-Puissant, pèche
En priant, très doux, et prêche,
Va, la Bonté dans le Mal. »

— Ouvrant la fenêtre, armoire
Où gît l'azur foudroyé,
L'ange rose a déployé
Sa vaste envergure noire.





VALÈRE GILLE

Pastorale

Vers le parc bleu du ciel semé de boutons d'or,
Où sommeillent les fleurs sublimes du trésor
Lilial et le lac des purs rayons, — ô blanche
Vision! Fais-je un rêve où la douce avalanche
D'un duvet virginal d'ailes d'anges se sème
Sur mon âme? — Voici que, doux et lent, essaime
Le groupe entrelacé des rêves vierges, vers
Les prés inviolés. Les calices ouverts
Des lys surnaturels luisent, astres qu'implore
La souffrance; la rose auguste que colore
Le baiser de la vierge aux lèvres intouchées,
Les jasmins odorants, les pervenches penchées
Timides et baissant leurs yeux de séraphin,
La clématite et le chèvrefeuille au col fin,

Le narcisse qui naît sous les pieds de l'Élue,
Mère des jardins clairs que le Seigneur salue
Immaculée! et les iris, témoins des vaines
Clameurs des eaux, et les glaïeuls et les verveines
Emaillent les gazons limpides des cieux bleus.
Sous les calmes baisers des rayons merveilleux
Qui baisent d'or vos fronts, petits agneaux, agnelles,
Troupeau d'amour, paissez, sans craindre les nielles
Malsaines ni les loups, le parc charmant des rêves!
La Lune, comme un cœur d'or transpercé de glaives
Lumineux, pleure ses trop soyeuses clartés
Pour nos yeux que le mal nocturne des cités
A souillés. O chanteuse! Et ta vague harmonie,
Ces chants angelisés, était-ce l'agonie
D'un songe doux d'azur pleuré sur des cytholes
Que tes longs pleurs faisaient vibrer? Et les corolles
Ont senti ta rosée en larmes les fleurir
Et leurs lèvres d'amour languissamment souffrir!

Nuit endormeuse et fraîche! O nuit, comme une grève
Chantante, endors les yeux que le monde avilit;
Berceuse d'âme, endors les âmes que trahit
Le vain regret d'avoir vécu des jours de rêve!

Tâche, ô nuit, de remplir mes yeux inconsolés
De songes comme un vol limpide et lent de cygnes
Qui coupent le ciel noir de leurs blancheurs insignes
Et sèment le pardon sur les cœurs exilés!

A la Rampe

Près de l'étang d'azur, accoudée
A la rampe, elle rêve, ô si peu
Du réel et si peu son œil bleu
Attentif à la fête attardée,

Et sait le mensonge des serments
D'amour, et le regret des frivoles
Riens, minaudés le soir, et des folles
Paroles que chantent les amants!

Et rieuse : O la douce sottise
D'aimer! Souffrir, craindre les exils
Des cœurs blessés! — Et, baissant les cils,
Elle effeuille les fleurs d'un cytise.

La Chambre ancienne

Ce serait une salle assombrie, où, parmi
Les meubles effacés, rêverait le silence
Aux lointaines clartés de ces jours de vaillance.
Mais tout est mort, tout est fané, tout endormi.

Et les yeux alanguis de songes à demi
Se closent; ô la triste et douce somnolence!
Et voir mourir les vieux vitraux pleins d'opulence,
Et les glaives où plus un reflet n'a frémi!

Et l'ombre bleue attriste encor les rêveries
Qui traînent dans les plis des lourdes draperies
Où dorment les secrets qui ne peuvent mourir.

O la peur de penser qui réveille les âmes
D'un passé glorieux, et ce vague souffrir
D'un ciel agonisant dans des lointains de flammes!

Berceuse

Tout ce criard, ce va-et-vient, ces clairs éclairs
De soleil aveuglant, ce flamboi de cuirasse
Sur les toits, et ces cris assourdis d'une race
Sourde aux mystiques chants que ses voix ont couverts,

Ce n'est plus que lointains murmures à travers
La ville! un fleuve d'or très lentement embrasse
L'azur assoupi du soir qui tombe : Sera-ce
Pour nous la paix du cœur dans ce monde pervers?

Va, sommeille! Plus rien ne bouge dans la vieille
Capitale, et moi seul, penché vers toi, je veille
Ton corps chaste parmi la blancheur des rideaux.

Ferme tes yeux divins, fleurs que la nuit fait clore
Plus doucement que les calices sur les eaux.
Mais dis, dort-elle aussi cette âme que j'implore?

Clair de Lune

La lune si mystérieuse
Dans sa courtine d'or dormant,
Est suspendue indolemment
Dans les dentelles d'une yeuse.

On dirait qu'une main balance
Lente, un léger berceau d'enfant,
Une main douce qui défend
De réveiller le blanc silence.

Appel

Voix du plain-chant! Voix de l'amour, voix secourable!
De l'azur tout en fleur neigent de blancs pardons!
Cloche d'appel dans la nuit déserte! Tendons
Nos mains jointes, nos mains tremblantes de coupable!

Le fardeau d'un passé criminel nous accable
Seigneur! Et nul salut n'a lui! nous n'entendons
Que nos remords, nous ne voyons que des chardons
Hérissés sous nos pas dans des plaines de sable!

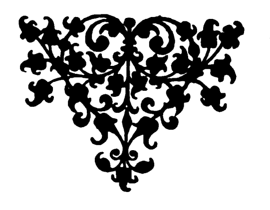
Voix de clarté! Voix d'espérance! En nous descend
Quelque chose de doux comme des yeux d'enfant,
Et la crainte de ceux qui s'en vont est bannie!

Voix du devoir! Écoutons-la nous avertir,
Si maternelle! Et pour que soit le repentir,
Le Christ semble revivre encor son agonie.

Souvenir

O souvenir d'aimer, qu'on aime!
Rosée en allée au matin!
Rosée au matin qui parsème
Les fleurs en robe de satin!

C'est comme un songe que l'on n'ose
Songer, qui s'efface et renaît,
S'efface et renaît, et ce n'est
Qu'une heure où l'on eut une rose.





OCTAVE GILLION

Dans les Faubourgs

D'ordinaire je vais au hasard des sentiers,
Des trottoirs, des terrains vagues, dans les quartiers
Où le peuple bourgeois et besoigneux travaille.
J'aime ce tas d'horreurs : l'enfance, la racaille,
Les longs murs, les monceaux de cendre, les marmots
Par dessus, grignotant leur tartine, les mots
Discrets que l'on se dit des portes entr'ouvertes,
Les jardins ravissants d'exiguités vertes
Qu'on perçoit tout au fond d'un étroit corridor
Aux pavés bleus, le ciel pourpre et le soleil d'or
Jetant de flamboyants reflets parmi les vitres,
Les petits cabarets propres avec des litres

Et des pots reluisants et de toute grandeur,
Les charrettes à bras et l'aboiement grondeur
D'un chien de boulanger, rogue et hargneux cerbère,
Tournant sa morne queue autour d'un réverbère,
La droguerie aux bords peints de vives couleurs,
La lingère et ses draps, la fleuriste et ses fleurs,
Et vers le déclin calme et tiède qui commence
Par un clignotement sidéral, la démence
Des chats sous les hangars, des pigeons sur les toits,
Les ménages aux chocs d'assiettes et de voix,
La chanson continue et brusque des machines
A coudre, les tictacs d'horloge, les cuisines
Où l'on mange. Au premier endroit je vais m'asseoir,
Et sur les toits aigus je vois tomber le soir.

J'aime à trouver au fond populaire des rues
La trace du travail aux grosses voix bourrues.
J'ai la vieille manie étrange des endroits
Accentués d'ombre flétrie et d'angles droits,
Où va mourant le bruit sourd des locomotives,
Où les jaunes buissons aux croissances hâtives,
Vous mordent aux genoux dans l'épaisseur des prés.

Viennent l'heure du soir et les cieux empourprés,
Et le bon gros soleil sur la route endormie
Jetant son adieu plein de vieille bonhomie,
L'engourdissement noir se propage ; les coins
Ont des ombres de plus et des enfants de moins ;

Le pavé retentit des chevaux qu'on dételle ;
Les arbres grelotants découpent leur dentelle
En plein azur. Le grand silence plus épais
Sur la grande noirceur jette la grande paix.
Le ciel clair est troué de nuages maussades.
Les boutiquiers ont mis des quinquets aux façades.
Les femmes aux bras nus marchant à reculons
Sur les trottoirs mouillés promènent leurs torchons.
Les carreaux des maisons s'éclairent, et muettes,
Passent sur les rideaux de noires silhouettes.
Sur quelque seuil où l'on chuchote en se touchant
De très près, j'aperçois, indiscret, m'approchant,
Un rustre en tête à tête avec une servante.
Passons. L'amour parfait d'une ombre s'épouvante.
Les chariots, dans un demi-jour partiel,
Renversés sur le dos lèvent les bras au ciel ;
Et je rentre chez moi, bien loin, à la campagne,
Où je suis constructeur de châteaux en Espagne.

Vieil arbre et vieilles choses

Il reste là, courbé, tordu, rugueux, penché,
Près d'un mur en lambeaux, le vieux tilleul séché,
Si navrant au milieu des plantes abrouties,
Si ravagé du temps et si rongé d'orties,
Qu'on dirait, à le voir pourrissant, mais debout,
Un vieillard dont la Mort cherche à venir à bout!
Quand Avril reverdit, abonnit, ensemence,
Quand il se fait pistil et qu'il se fait romance,
Le pauvre vieux tilleul, par le temps dénudé,
Sur le sol frémissant reste inerte et ridé.
L'hiver sera bien long pour lui, longue l'année!
Le gazon où jadis la verdure fanée
S'amassait à l'automne et moisissait l'hiver
Et séchait au printemps, le gazon reste vert.
Le buisson croît encore et l'ortie abondante
Recueille et boit toujours l'aurore fécondante;
Et le tilleul pourrit, courbé vers l'Orient.

O sage et blond Avril, ô mois luxuriant,
Sérénité des chants, des rayons et des roses,
Poèmes imagés, vous avez donc vos proses?
De l'aurore, c'est bien; du feuillage, c'est mieux,
Mais Avril rajeunit les jeunes, non les vieux!

Bonjour, petites fleurs! Salut, mesdemoiselles!
Aube, essuyez vos pleurs! Nids, essayez vos ailes!
Des fleurs, soit; des chants, bien! mais ce bon vieux tilleul
N'aura rien, pauvre mort, rien, pas même un linceul,
Lui qui peut-être aux lieux où l'amour se promène,
Groupa sur son coteau quelque tribu germaine!
Hélas! les moineaux-francs qui viennent s'y percher
Y trouveraient assez de trous pour y nicher!

Vous avez donc aussi vos pauvres, ô nature?
Ce patriarche nu fait donc une rature
A toutes vos splendeurs? Vous n'avez pas, morbleu,
Quelque lierre de trop pour le cacher un peu!
Et pourtant je l'estime et l'aime, ce fantôme
Qui périt jour par jour, atome par atome;
Et je chasserai loin, bien loin, entendez-vous?
Les gamins qui voudraient lui lancer des cailloux!
Qui l'oserait frapper serait un cœur de marbre.
Autrefois l'on eût fait un Terme avec cet arbre :
Palès eût vers le soir, sous son feuillage obscur,
Replié son mollet divin sur son fémur;
Et naguère on eût vu, sous ce tilleul fait borne,
Un Sylvain poursuivant Vertumne avec sa corne.
Maintenant, ô douleur, les enfants des fermiers
Tout poudreux, et leurs bas tombant sur leurs souliers,
Autour du vieux défunt viennent jouer aux billes,
Et parler leur patois et vider leurs bisbilles.
Près de l'arbre où jadis la bergère eût rêvé
Passe et marche aujourd'hui le rustre mal lavé.

Ménalque eût soupiré d'accord avec Tityre,
Bacchus eût titubé, nargué par un Satyre,
Et, n'eût été le temps, le climat et le lieu,
Moi j'eusse été pasteur et ce tilleul un Dieu!





ALBERT GIRAUD

Hors du Siècle

Oh! que n'ai-je vécu, l'esprit fier, l'âme forte,
Sous la neigeuse hermine ou le fauve camail,
Dans ces siècles vermeils dont la lumière morte
Allume encore en moi des splendeurs de vitrail!

Car le poète alors, en croupe sur les races,
Leur enfonçait son rêve à grands coups d'éperon,
Et sa bouche, à travers le fracas des cuirasses,
Y sonnait son espoir comme dans un clairon.

La Muse était la sœur auguste de l'Épée;
Les strophes ressemblaient à de clairs escaliers
Où montaient, dans un faste et des feux d'épopée,
Des vers casqués d'argent comme des chevaliers.

Les poètes nimbaient la mémoire des princes;
Plus d'un leur doit la pompe où sa majesté dort;
L'empereur ébloui leur donnait des provinces
Et faisait à leur col flamber la Toison d'or.

Puis entre des soldats, des prêtres en étole,
Dans les flots d'un cortège écarlate de rois,
Il les menait cueillir la palme au Capitole,
Salués des drapeaux, des aigles et des croix!

Et le peuple, gardant au fond de ses prunelles
Leurs masques léonins parmi les encensoirs,
Contemplait longuement leurs ombres solennelles
Passer et repasser dans la braise des soirs.

Puisque je n'ai pu vivre en ces siècles magiques,
Puisque mes chers soleils pour d'autres yeux ont lui,
Je m'exile à jamais dans ces vers nostalgiques,
Et mon cœur n'attend rien des hommes d'aujourd'hui.

La multitude abjecte est par moi détestée,
Pas un cri de ce temps ne franchira mon seuil;
Et, pour m'ensevelir loin de la foule athée,
Je saurai me construire un monument d'orgueil.

Je travaillerai seul, en un silence austère,
Nourrissant mon esprit des vieilles vérités,
Et je m'endormirai, bouche pleine de terre,
Dans la pourpre des jours que j'ai ressuscités.

Et maintenant criez! Faites vos choses viles!
D'autres hommes viendront : Ceci sera changé.
Vous aurez contre vous jusqu'au pavé des villes!
D'autres hommes viendront, et l'Art sera vengé!

Votre cité stupide aura ses funérailles :
Vous entendrez la voix lugubre des tocsins,
Les bombes éclater par dessus vos murailles,
Et votre dernier soir pleurer dans les buccins!

Vous entendrez encor la fanfare des sacres
S'envoler au devant d'un prince tout puissant;
Vous reverrez encor le soleil des massacres
Rougir ses lèvres d'or dans les mares de sang!

Vous reverrez encor les joyaux séculaires
S'injecter de carnage au milieu des soudards,
Et passer en claquant sur les fronts populaires
L'essor vertigineux et fou des étendards!

Et ces rumeurs d'un jour, ces flammes éphémères,
Ces sabres, ces rubis, ces gloires s'en iront
Inspirer sourdement, dans le ventre des mères,
La haine de ce siècle aux enfants qui naîtront!

Les Tribuns

Le peuple a vu passer des hommes énergiques,
Au masque impérieux chargé de volonté,
Parlant haut dans leur force et dans leur majesté
Pour tirer du sommeil les races léthargiques.

Jetant au vent du ciel des syllabes magiques,
Leur verbe, qui vibrait d'une âpre charité,
S'emplissait, pour venger l'idéal insulté,
De glaives menaçants et de buccins tragiques.

La foule a retenu leur nom mystérieux,
Et le lance parfois en échos glorieux
Dans l'acclamation d'une ardente victoire.

Le marbre légendaire où vit leur souvenir
S'élève sur le seuil éclatant de l'histoire,
Et leur geste indigné traverse l'avenir.

Cuirs de Cordoue

O cuirs couleur de feu, d'automne et de victoire!
Qui flambez dans la nuit d'un antique oratoire
Où la lourde splendeur des jours passés s'endort,
Mystérieux et roux comme de grands lacs d'or,
O cuirs couleur de soir, de faste et d'épopée!
Vous rêvez longuement de ces traîneurs d'épée
Qui, sur la braise en fleur de vos coussins gauffrés,
Inclinaient autrefois leurs masques balafrés,
Autour desquels nageait une odeur d'aventures.
O cuirs qui flamboyez dans la paix des tentures!
Pareils à des couchants tragiques et houleux,
Vous avez vu surgir des hommes fabuleux,
Que les yeux de leur temps s'hallucinaient à suivre,
Et qui, sur une mer d'incendie et de cuivre,
O cuirs couleur d'orgueil, de guerre et d'horizon!
S'embarquèrent un soir de la chaude saison;
Et c'est pourquoi, puissants, fauves et chimériques,
Vous conservez encor des reflets d'Amériques,
Et vous songez dans l'ombre, éblouis et vermeils,
O cuirs en qui survit l'âme des vieux soleils!

Les Voix

Voix de mon sang qui pleure, et vous, voix de ma chair,
De ma chair pantelante et folle! Voix pensives
Plus hautes que le cri des houles convulsives,
Taisez-vous, longues voix d'un passé triste et cher!

Taisez-vous, longues voix! Voix des fleurs paresseuses!
O voix, velours des voix, voix des fleurs d'autrefois
Qui rêviez dans sa chair, qui chantiez dans sa voix,
Voix des jasmins lascifs et des roses mousseuses,

Taisez-vous! Je tairai ma honte et ma rancœur.
Le silence et l'hiver sont entrés dans mon cœur :
Il neige du silence en mon cœur vaste et sombre.

Neige, neige, ô silence, et tâche de couvrir
Ces roses de l'enfer trop lentes à mourir,
Et mon unique amour crucifié dans l'ombre.

Tes Yeux

Tes yeux verts sont pareils à des eaux printanières
Où rit le rire vaste et sauvage du vent;
J'y regarde passer, ainsi que des bannières,
De beaux rêves d'or vierge et de soleil levant.

Mais parfois la science y met sa solitude,
Et l'on y voit penser dans l'ombre, avec terreur,
Captives à jamais de la même attitude,
De hautaines douleurs de mage et d'empereur.

Printemps splendide et pur! Hiver farouche et blême!
Tourment toujours accru du malheureux qui l'aime,
Je ne puis oublier tes clairs et tristes yeux.

Tes yeux! ô tes chers yeux! ô jeunesse! ô vieillesse!
O le regard si jeune et si vieux qui me laisse
Le regret d'être jeune et celui d'être vieux!

A une Ame

Par ces rhythmes plaintifs tu n'es point blasphémée;
Ne lève pas vers moi ces regards douloureux :
Rien de toi n'a saigné dans ces vers amoureux,
Ame pleine de lys! O toi, la seule aimée!

Lis-les sans te faner, Ame pleine de roses!
Je n'ai jamais douté de ton cœur maternel :
Tu planes au dessus de l'univers charnel,
Et de l'aurore en fleur des belles gorges roses.

Pareil à ces bateaux qui portent sur leurs voiles
L'emblême vespéral de la Reine des mers,
J'ai hissé ton image au sommet de mes vers,
Pour braver la tempête, Ame pleine d'étoiles!

Mes désirs allumés et mes extases vierges,
A travers la vapeur violette des soirs,
Brûlent vers tes autels comme des encensoirs,
Ame pleine de chants, de vitraux et de cierges!

Et par delà le temps, Esprit doux et farouche!
Par delà l'heure vaine et le monde oublieux,
Dût l'éternelle nuit s'enfoncer dans mes yeux,
Le silence éternel s'enfoncer dans ma bouche,

J'en jure par ta gloire et tes eucharisties :
Rien ne pourrait en moi tuer ton souvenir,
Et j'irais de nouveau t'aimer dans l'avenir,
Ame pleine de ciel, de palmes et d'hosties!

Le Regret de l'Enfance

Rouges lèvres d'enfants, lèvres simples et pures,
Qui buvez la jeunesse ainsi qu'une liqueur,
Rouges lèvres d'enfants, lèvres simples et pures,
Rouges lèvres d'enfants, pareilles à des mûres
Dont le sang saignerait doucement dans mon cœur;

Prunelles d'or brûlé, d'ambre ou de violette,
Qui regardez le jour d'un regard étonné,
Prunelles d'or brûlé, d'ambre ou de violette,
Prunelles de vieil or et d'ambre où se reflète
La joie inconsciente et frêle d'être né;

Cheveux blonds et cendrés que le soleil effleure
Longtemps après sa mort dans le ciel mordoré,
Cheveux blonds et cendrés que le soleil effleure,
Cheveux blonds et cendrés que les regrets de l'heure
Caressent vaguement d'un amour ignoré;

Mains royales où dort le désir des étreintes,
Vous qui n'allumez pas la lampe de Psyché,
Mains royales où dort le désir des étreintes,
Mains jointes qui priez vers l'extase des saintes,
Qui ne connaissez pas les fièvres du péché;

Chairs roses qui chantez le triomphe des roses,
Les splendeurs de la sève et les gloires du sang,
Chairs roses qui chantez le triomphe des roses,
Chairs roses qui rêvez dans la beauté des choses
Et fleurissez les yeux éblouis du passant,

Comme vous faites mal à ces âmes trop mûres,
A l'automne plaintif de ces cœurs épuisés,
Comme vous faites mal à ces âmes trop mûres
Qui sentent se rouvrir leurs anciennes blessures
Et qui meurent tout bas du néant des baisers!

A Iwan Gilkin

Mieux que moi tu connais la curiosité
Qui plonge le Poète en d'austères études,
Et le pousse à chercher, au cœur des multitudes,
Les secrets de la vie et de la volupté.

Par l'intime douleur chaque masque est sculpté;
Un remords pleure au fond des fières attitudes;
Et tu trouves alors d'âcres béatitudes
A troubler le passant dans son âme ausculté.

Déchiffrant l'avenir des éphèbes novices,
Tu devines en eux les crimes et les vices
Passer comme un troupeau de pâles visiteurs;

Et quand les débauchés sortent des priapées,
Ils sentent dans leur chair, ainsi que des épées,
S'enfoncer froidement tes yeux inquisiteurs.

La Voix chère

Comme un bourdonnement d'invisibles abeilles
Ivres des vins du soir et du parfum des fleurs,
Ta douce voix murmure en songe à mes oreilles,
Ta douce et longue voix apaise mes douleurs;
Comme un bourdonnement d'invisibles abeilles
Ivres des vins du soir et du parfum des fleurs.

La fraîcheur des ruisseaux, la jeune chair des roses,
La mousse des forêts et l'haleine du thym
Chantent dans la lumière entre tes lèvres roses.
Tu verses dans mon cœur, comme un écho lointain,
La fraîcheur des ruisseaux, la jeune chair des roses,
La mousse des forêts et l'haleine du thym.

Mais sous l'orgueil du sang, des mots fiers et splendides
Se cabrent dans ta voix comme des étalons!
Un rêve inviolé fleurit tes yeux candides;
Ton rire a la langueur des anciens violons;
Mais sous l'orgueil du sang, des mots fiers et splendides
Se cabrent dans ta voix comme des étalons!

Roulant la moire et l'ambre en ses ondes sonores,
Ta voix m'évoque un fleuve éclatant et vermeil
Où cinglent, imbibés de couchants et d'aurores,
Des vaisseaux somptueux tout noirs sur le soleil.
Roulant la moire et l'ambre en ses ondes sonores,
Ta voix m'évoque un fleuve éclatant et vermeil.

Et les profonds secrets qui dorment dans son ombre
Ont l'étrange lueur de très vieux ostensoirs
Qui s'illumineraient sous l'éclair riche et sombre
Des grands autels pensifs dans la pourpre des soirs.
Et les profonds secrets qui dorment dans son ombre
Ont l'étrange lueur de très vieux ostensoirs.

A Camille Lemonnier

Ta gloire évoque en moi ces navires houleux
Que de fiers conquérants aux gestes magnétiques
Poussaient dans l'infini des vierges Atlantiques
Vers les archipels d'or des lointains fabuleux.

Ils mettaient à la voile en ces soirs merveilleux
Où le ciel, enflammé de rougeurs prophétiques
Verse royalement ses richesses mystiques
Dans le cœur dilaté des marins orgueilleux.

Et les hommes du port, demeurés sur les grèves,
Regardaient s'enfoncer les mâts, comme des rêves,
Dans l'éblouissement de l'horizon vermeil;

Et leurs cerveaux obscurs, à la fin de leur âge,
Se rappelaient encor le splendide mirage
De ces grands vaisseaux noirs entrés dans le soleil.

Résignation

J'ai lutté contre moi, j'ai crié, j'ai souffert,
Esseulé dans la nuit de mon âme blessée,
Et, ma vie en lambeaux, je sors de mon enfer,
Car j'ai trouvé l'enfer au fond de ma pensée.

Je comprends aujourd'hui que mon rêve était fou,
Que mon amour d'automne était presque une offense,
Et j'arrache à jamais de mon cœur, comme un clou,
Le tragique désir d'une impossible enfance.

Et je t'offre ces vers, ô mon glaive! ô ma croix!
Semblables à des soirs de Noël, blancs et calmes,
Où plane vaguement, dans l'azur des cieux froids,
La palpitation souveraine des palmes;

Ces vers d'un méconnu, ces vers d'un résigné,
Ces vers où ma douleur devient de la lumière,
Ces vers où ma tendresse a longuement saigné
Comme un soleil couchant dans l'or d'une verrière.

Dimanche soir

La campagne est muette, et l'horizon s'endort.
Les rêves du passé tournent dans la lumière;
Le soleil agonise, et comme une poussière,
Disperse au fond du ciel sa pensive âme d'or.
Les rêves du passé tournent dans la lumière;
La campagne est muette et l'horizon s'endort.

Loin, très loin, tout là-bas, dans la paix du dimanche,
Comme un cœur solitaire effrayé par la nuit
Et prêt à se briser d'amertume et d'ennui,
Lentement, lentement un vieil orgue s'épanche,
Comme un cœur solitaire effrayé par la nuit,
Loin, très loin, tout là-bas, dans la paix du dimanche.

O cruelle douceur des baisers défendus!
O douce cruauté des lèvres qui dédaignent!
Je vous entends vibrer dans ces rhythmes qui saignent!
Vous êtes un rappel des paradis perdus,
O douce cruauté des lèvres qui dédaignent!
O cruelle douceur des baisers défendus!

On dirait une voix pleurant la mort de l'heure...
Un soir pareil luira pour vous, ô mon amour!
Où la morne distance et la chute du jour
Vous parleront de moi dans un orgue qui pleure!
Un soir pareil luira pour vous, ô mon amour!...
On dirait une voix pleurant la mort de l'heure!...

Le Dauphin

I

Loin de ce siècle obscur, au fond de ma mémoire,
Où d'anciens jours vécus m'éblouissent encor
Et regardent mon âme avec leurs braises d'or,
En un soir somptueux, où des fleuves de moire
Roulent superbement vers le couchant vermeil
Les fleurs du crépuscule et le sang du soleil,
Au balcon d'une vieille et royale demeure
Dont les vitraux pensifs, glorieux et lointains,
Evoquent la splendeur des missels byzantins,
Je revois, dans la mort ineffable de l'heure,
S'accouder un gracile et rose enfant princier
Qui pleure d'être heureux, et dont la tête lasse
Plie adorablement sous l'orgueil de sa race,
Comme sous un tragique et trop pesant cimier,
Et qui vierge, et déjà fatigué de la femme,
Semble, l'énigmatique et si frêle dauphin!
Prier le ciel d'été de lui montrer enfin
Le songe de son cœur à travers une flamme,
Pendant que la couleur de ce soir fier et doux,
Où se plaint un appel de clairons nostalgiques,
Caresse le duvet de ses lèvres magiques,
Et s'attarde en rêvant sur ses longs cheveux roux.

II

Dors en paix dans l'oubli des hommes, bel enfant!
Dors avec ton désir dans l'oubli triomphant,
Loin de ce siècle vil et de ce monde athée,
Et de tous ceux qui vont, l'âme déveloutée,
Chercher éperdûment l'infini dans la chair!
Tu revis en un cœur à qui ton cœur est cher,
Et qui chante pour toi, comme un orgue mystique,
A l'heure vespérale où le ciel extatique,
Rose comme un brasier de grands lys enflammés,
Nous fait penser à ceux que nous aurions aimés.

Renaissance

Avec le rêve ardent de ton regard cuivré,
Où l'âme des clartés rit de se voir plus belle,
Avec ta bouche en feu dans le duvet ambré
De ta lèvre rebelle;

Avec ta peau hâlée, où l'orgueil de ton sang
Allume une étincelle héroïque et méchante,
Ton opulente voix au timbre éblouissant,
Comme de l'or qui chante;

Ton nez d'oiseau rapace et ton masque indompté,
La force de tes mains féminines et minces,
Aux ongles acérés et pleins de volonté
Comme en portaient les princes,

Il te suffit de faire un geste aventureux,
Pour qu'il ait à mes yeux la soudaine puissance
D'évoquer en mon cœur, sous un ciel amoureux,
Toute la Renaissance!

Et j'imagine alors un vaste palais clair
Où des lacs de soleil dorment au pied des arbres,
Et font à leurs reflets vivre comme une chair
La chasteté des marbres.

Je vois se dérouler de larges horizons
Où, parmi les jardins baignés de vapeurs bleues,
Sur la riche émeraude en flammes des gazons,
Les paons lustrent leurs queues.

Voici les cardinaux avec leurs familiers,
Sous un dais de brocart tendu par des esclaves,
Et leurs rouges manteaux sur les blancs escaliers
Coulent comme des laves.

Là, devant un vitrail aux lueurs d'ostensoir,
Sur le balcon vermeil et dans des ombres roses,
Les princesses en fleur hument le vent du soir
Qui leur parle des roses.

Et l'essaim chatoyant des mimes et des fous
Eclate, s'éparpille et ricoche en cadence,
Et l'on voit au travers des grands feuillages roux
Cet arc-en-ciel qui danse!

Lohengrin

O douce voix d'enfant, pleine de chanterelles,
Chante dans la lumière autour de mon chevet!
Ton rire, comme un vol soyeux de tourterelles,
Laisse neiger en moi son tiède et blanc duvet.
O douce voix d'enfant, pleine de chanterelles,
Chante dans la lumière autour de mon chevet!

Regards sablés d'argent, couleur d'ardoise humide,
Semblables à des lacs sous des cieux violets,
Égayez lentement de votre azur timide
La candeur du matin qui bleuit mes volets,
Regards sablés d'argent, couleur d'ardoise humide,
Semblables à des lacs sous des cieux violets!

Rafraîchissez mon sang, lèvres! Roses mousseuses
Qui parfumez le cœur en caressant les yeux!
Eclairez-moi du jour de vos chairs paresseuses!
J'ai trop pensé, la nuit, et je me sens très vieux.
Rafraîchissez mon sang, lèvres! Roses mousseuses
Qui parfumez le cœur en caressant les yeux!

Comme un rouge brasier qu'attriste la chimère
De voir jaillir un lys de ses tisons flambants,
Je t'appelle du fond de ma joie éphémère,
Tête royale et pâle aux longs cheveux tombants,
Comme un rouge brasier qu'attriste la chimère
De voir jaillir un lys de ses tisons flambants!

C'est Lohengrin enfant qui, traîné par des cygnes,
Vogue vers ma douleur comme vers son Elsa.
Bannissant à jamais les souvenirs indignes
Des cœurs tumultueux que la vie épuisa,
C'est Lohengrin enfant qui, traîné par des cygnes,
Vogue vers ma douleur comme vers son Elsa.

Toi qui ne connais pas, mais dont l'âme devine
Le vague et pur amour de Caïn pour Abel,
Ouvre-moi le berceau de ta blancheur divine,
Enfant miraculeux, cher enfant maternel,
Toi qui ne connais pas, mais dont l'âme devine
Le vague et pur amour de Caïn pour Abel,

Répands sur l'incrédule et sur le misérable
Les pardons ignorants qui pleuvent de tes mains!
J'écoute la chanson de ta bouche adorable
Comme un murmure en fleur d'invisibles jasmins.
Répands sur l'incrédule et sur le misérable
Les pardons ignorants qui pleuvent de tes mains!

A une femme de quarante ans

Dans tes grands yeux, emplis de chaude obscurité,
Où luisent vaguement les secrets de la vie,
J'ai puisé pour toujours la chimérique envie
D'un suprême plaisir que je n'ai point goûté.

L'arome capiteux de ta maturité
Enivre puissamment ma chair inassouvie,
Et du fond du passé mon âme est poursuivie
Par l'éternel regret de ta virginité.

J'ai souvent jalousé, par les soirs pacifiques,
Les vaisseaux attirants, lassés et magnifiques
Dont l'orgueil du retour solennisait les mâts,

Et qui semblaient traîner, derrière leurs antennes,
Une émanation des ciels et des climats
Qu'ils avaient respirés dans leurs courses lointaines.

Le Portrait du Reître

Sur le rêve effacé d'un antique décor,
Dans un de ces fauteuils étoilés de clous d'or
Dont la rude splendeur ne sied plus à nos tailles,
Le front lourd de pensée et balafré d'entailles,
Repose, avec l'allure et la morgue d'un roi,
En un vaste silence où l'on sent de l'effroi,
L'aventurier flamand qui commandait aux princes
Et qui jouait aux dés l'empire et les provinces,
Celui dont la mémoire emplit les grands chemins,
Celui dont l'avenir verra les larges mains
S'appuyer à jamais en songe sur l'Epée.
Dans ses regards de cuivre on lit une épopée :
Des fuites en plein vent d'enfants et de soudards,
De grands soleils couchants hérissés d'étendards,
Et des flaques de sang, de femmes et d'entrailles,
Et l'essor de la gloire au dessus des murailles,
Et les chevaux fumants cabrés vers les cieux fous!
Oh! quel poids de mépris tu fais tomber sur nous,
Rêveurs silencieux prisonniers de nos rêves,
Toi dont le cœur battait sous les baisers des glaives,
Et volait à la mort sous les drapeaux claquants!
Les hasards de la guerre et les rumeurs des camps,
Les grelots des mulets, les cahots des guimbardes,
Les danses de lumière au bout des hallebardes,

Les doublons de la solde et les appels du cor,
Toute une éblouissante aventure est encor
Chantante autour de toi dans les ombres fleuries
Que verse sur ton front l'orgueil des draperies.
Monceaux de diamants, de vases florentins,
Lacs de brocart et d'or à l'entour des festins,
Vastes étoilements de seins nus, de chairs roses,
Amours ivres vautrés dans du sang et des roses,
Longs soirs vus à travers les vins orientaux,
Tous ces grands souvenirs traînent dans tes manteaux.
Et telle est ta magie aux feux du crépuscule,
Que notre esprit pensif superbement recule
Vers les temps abolis et les hommes éteints,
Et qu'éveillant en nous des ancêtres lointains,
Tu fais, au plus profond de nos âmes paisibles,
Sonner étrangement des clairons invisibles.





THÉODORE HANNON

Chinoiserie

J'ai sur ma table une potiche
Chinoise, et du goût le plus fin,
Qu'avec l'extase d'un fétiche
Plus d'un contemplerait sans fin.

Le soleil chérit son front pâle,
Car dans son émail lactescent
Toujours un rayon caressant
Sertit quelque perle d'opale.

Sur ses flancs polis et bleutés
Vient s'épanouir une flore,
Belle d'inédites beautés,
Qu'un caprice étrange colore.

L'œil découvre parmi ces fleurs
Qui carminent l'azur des grèves,
Les monstres entrevus en rêves :
Dragons hagards, sphynx persifleurs,

Folles chimères, oiseaux gauches
Et funambulesques magots,
Assistant froids à ces débauches
De cinabres et d'indigos.

Japon! Terre-Promise rose!
Sonore du chant cristallin
Des tourelles de kaolin
Qu'un fleuve de féerie arrose!

Bercé par les senteurs du thé,
Dans l'oubli qui pleut de grands aunes,
J'envie en ce nouveau Léthé
La jonque des mandarins jaunes.

Oui, dans ce merveilleux séjour,
Plaise au destin sourd que je vive
Aux pieds d'une Chinoise olive,
Grisé d'opium et d'amour!

Encens de Foire

Chère, rappelle-toi ce lourd bouquet forain
Que humait goulument le peuple souverain.
Les fifres dans la nuit déversaient leurs vinaigres,
Le bugle éternuait à la face des cors
Et des pistons faussés. Scandant ces désaccords,
    Tonitruaient les tambours maigres.

Mais plus stridente encor s'éparpillait dans l'air
Une gamme d'odeurs à défier tout flair,
Et plus farouchement éclatait la fanfare
Des huiles en travail et des âcres saindoux,
Épandant leurs relents intenses par l'air doux
    Où ta narine en fleur s'effare.

Reporter scrupuleux, j'ai noté, sans rancœur,
Les curieuses voix et les cris de ce chœur
Dont mon nez a perçu la fleurante harmonie :
Boudin blanc, moule en deuil, crabe en pourpre gilet,
Pomme de terre d'or, saucisson violet,
    O grésillante symphonie !

Quand le tram vert et blanc stoppa, je te tendis
Le poing. Ta jambe fit éclair : tu descendis.
Le sol garda la pointe exquise de tes mules
Soudain une bouffée énorme de senteurs
Monta du tourbillon des feux et des moiteurs,
    Selon les flamandes formules.

C'était d'abord l'haleine écœurante des suifs
S'exhalant vers les cieux en spasmes convulsifs.
Sur de larges fourneaux chantonnaient les fritures :
La graisse en lents remous roule les prismes blonds
Qui tournent, viennent, vont, montent, nauséabonds,
    Plongent et font des fioritures.

Près d'une fille rouge aux vulgaires poignets,
En jupes qu'un graillon empèse, les beignets
Champignonnaient, sablés de pâle cassonnade.
O fluxions de pâte indigeste! Leurs pleurs
Se figeaient longuement dans la faïence à fleurs
    Et puaient à la cantonade.

Les gaufres aux parfums suspects de pain grillé
Faisaient pyramider leur dôme quadrillé,
Où le sucre avait mis une pointe de givre.
Les pains d'épices mous mêlaient leur fade odeur
Aux couques étalant leur luisante rondeur
    Comme des médailles de cuivre.

Les moules sur le feu râlaient piteusement.
Or leurs valves, ainsi qu'un bec d'oiseau gourmand,
S'ouvraient; et tout autour, des effluves marines
Vous prenaient à la gorge, évoquant une mer
Inconnue où croupit quelque varech amer,
Épouvantement des narines!

Dans l'ombre, — alors frémit ton nez aux grands dédains!
En de fumeux poêlons rissolaient les boudins.
Parfois un oignon frit joignait ses notes sures
Au chœur des saucissons qui claquaient par la nuit :
La flamme leur ouvrait le ventre avec un bruit
Très sec et des éclaboussures.

Plus loin, s'aplatissant en de larges osiers,
Les suffocantes schols déchiraient les gosiers,
Et, sans honte, étalant des lys de chair malade,
Elles arquaient leurs dos fendus en rais d'un sou,
Infections autour desquelles le voyou,
Regards convoiteux, se balade.

Puis c'étaient, asphyxie ambulante! les gras
Et burlesques paniers qui défilent au bras
De quelque affreuse vieille à la voix très usée,
Panier qu'épanouit ce bouquet parfumé :
Crevettes, escargots, œufs durs, cheval fumé,
Où ton cœur prit mainte nausée!

L'horreur des lampions à funèbre lueur
Flottait sur une mer de blouses en sueur;
Épave : dans un coin ronronnait un harpiste.
Parfois quelque beauté fendait l'âpre roulis,
Sur ses très hauts talons l'âme des patchoulis
    Rôdait, vous trahissant sa piste.

En angles dédaigneux ta lèvre se plissait
Et ton nez aux dégoûts superbes frémissait,
Tandis qu'autour de nous, en chaudes turbulences,
Sans relâche, aux cieux noirs montaient les salaisons
Et claironnaient les lards, denses exhalaisons
    Aux nutritives pestilences!

Cependant que la foire allumait son encens,
Moi je marchais béat à tes côtés, les sens
Ravis par la senteur printanière qui plane
Sur ta chair, — en oubli des tourmentes de l'ail,
Sous les frissons ailés de ton large éventail
    Tout embaumé de frangipane.

Maigreurs

I

J'aime ton corps de jeune imberbe,
Ce corps frêle de garçonnet,
Souple, plus svelte qu'un brin d'herbe
Et séduisant comme un sonnet.

J'aime ces droites masculines
Qui t'enserrent rigidement
En leurs maigreurs dont tu câlines
Mon regard de peintre et d'amant.

Tu pris ces membres secs de ligne
A quelque bronze florentin ;
J'y trouve une grâce maligne
Que combat un charme enfantin.

Ton corps d'éphèbe, ô femme vraie,
Affole tous mes sens troublés,
Avec ses allures d'ivraie
Que le vent ploie au cœur des blés.

Il a l'aimant, il a l'étreinte
Inquiétante des serpents,
Et toujours quelque rouge empreinte
Persiste à ses baisers pimpants.

J'aime son ostéologie
Où s'insèrent des nerfs d'acier
Et des muscles dont l'énergie
Ferait envie au carnassier!

Alléchante minceur du buste
Qui semble celui d'un enfant...
Or comme un jonc preste et robuste
Il se redresse triomphant,

Il se cambre en ses clavicules,
Et sa poitrine a pour fleurons
Deux seins aiguisés, minuscules
Comme la pointe des citrons!

II

Vers toi montent, ô ma garçonne,
Tous mes rêves mauvais sujets,
Car ta prunelle désarçonne
Les plus orthodoxes projets.

S'il fallait, ma folle, ma sage,
Qu'un nouvel Adam se perdît,
Le vieux Serpent dans ton corsage
Cueillerait le fruit interdit!

Du grand vice la flamme éclaire
Tes longs yeux indisciplinés,
Et les sept péchés, pour me plaire,
En toi se sont enracinés.

Chez les Grecs ta forme inédite
Eût tenté maint fier pétrisseur,
Corps païen que l'Hermaphrodite
Choisirait pour frère — ou pour sœur!

III

Fi de la graisse lourde et veule,
Aux sédiments envahisseurs!
Fi de la graisse! la bégueule
Étouffe les contours oseurs.

Elle émousserait tous les angles,
Honneur de ton corps tant fêté,
Maigreurs dans lesquelles tu sangles
Pittoresquement ta beauté.

Le flot débordant et rebelle
Nivellerait des creux bien chers
Aux baisers dont la ribambelle
Vient papillonner sur tes chairs.

Tes lignes sèches et maîtresses
En leur nervosisme puissant,
Sous la boursouflure des graisses
Estomperaient leur rude accent!

Puis quel pillage de chefs-d'œuvre!
Tes grands bras, à l'enlacement
Tenace et doux de la couleuvre,
S'épaissiraient bourgeoisement.

Ta jambe musculeuse et droite
Comme un chaume superbe, hélas!
Ferait crever la mule étroite
Et ton bas crême aux coins lilas.

Enfin, sur ta virile hanche,
Ta poitrine au sceau virginal
Et ta gorge, idéale planche,
Iraient s'enfler du sein banal!

IV

Garde, garde à jamais, ô rêve!
Ta troublante plasticité,
Ta sveltesse, ta forme brève,
Tes nerfs, ta masculinité,

Tes chevilles imperceptibles
Et tes minuscules poignets,
Tes épaules irrésistibles
Où mes dents laissent des signets,

Tes doigts habiles, armés d'ongles
Qui déchirent, très acérés,
Mon cœur avec lequel tu jongles,
Tes genoux rondis et serrés,

Ta joue hâve que tu pointilles
D'alertes mouches de satin,
Tes seins aigus où deux pastilles
Posent des lueurs de matin.

— Reste maigre, ô ma maigrelette!
Conserve à mon culte d'ancien
Cette élégance de squelette
Où chaque sexe a mis du sien.

Citrons

L'étal resplendissait aux flambes du matin.
Les rougets surchauffés reflétaient leurs cinabres
Au ventre des turbots en robe de satin,
Et les saumons d'argent avaient l'éclat des sabres.

Sur le marbre laiteux les cabillauds camards
S'allongeaient, lourds voisins de l'ablette irisée;
Dans leur justaucorps pourpre éclataient les homards
Près de l'algue où bâillait l'huître vertdegrisée.

Mais les citrons surtout me charmaient : fruits joyeux
Crevant comme un sein dur le fin papier soyeux...
Leur parfum m'est plus doux que le parfum des fraises;

Et longtemps j'aimerai leurs contours séduisants,
Car devant les citrons effilés et luisants
Je rêve aux tétins d'or pâle des Japonaises.

Opopanax

I

Opopanax! nom très bizarre,
Et parfum plus bizarre encor!
Opopanax, le son du cor
Est pâle auprès de ta fanfare!

Le bouquet des roses, fadeur!
Et fadeur l'haleine marine,
Quand tu viens flatter ma narine,
Berceuse étrange, ô forte odeur!

Dans tes syllabes violentes
Fume l'on ne sait quel encens;
Sa caresse évoque en nos sens
La vision des nuits galantes :

Torses nus et cols en sueurs,
Cheveux déchaînés et qu'embaume
Ton abracadabrant arome,
Chairs de neige aux chaudes lueurs,

Bras près desquels le lis est jaune
Et sans nerf l'anneau des serpents,
S'enlacent en accords pimpants :
Pleurs de vierge, rictus de faune!

L'ambre, le patchouli, le musc,
Ont, près de ton haleine rouge,
Un terme relent dont la gouge
Fait l'embaumement de son busc.

II

Tu viens du pays des potiches,
Où d'étourdissants papillons
Constellent les cieux vermillons,
Ciels adorablement postiches!

Tu parfumes ces merveilleux
Edens de faïence et de laque,
Où le bec des cigognes claque
Sur des dômes verts, jaunes, bleus.

A ton sang impur, à ta larme
La myrrhe chaste dit : Raca!
Opopanax pastinaca,
Végétal au nom qui vacarme!

Par les blondes plaines de riz
Ton souffle court, ton parfum rôde,
Musquant les lacs mauves que brode
La pourpre des pyrus fleuris.

La Chinoise, aux lueurs des bronzes,
En allume ses ongles d'or
Et sa gorge citrine où dort
Le désir insensé des bonzes.

La Japonaise, en ses rançons,
Se sert de tes âcres salives
Pour pimenter ses chairs olives,
Pour ensorceler ses suçons.

III

O Marion, toi, Japonaise
Par tes imperceptibles pieds,
Ces parfums sont les familiers
De ton corps en fleur que je baise.

Corps à l'art païen dérobé,
Marbre en vie, écume de l'onde,
Pulpe de fruit, piment, fleur blonde,
Chair de femme et chair de bébé!

Depuis le crépelé havane
De ta nuque, rais de soleil,
Jusqu'aux neiges de ton orteil,
Ce baume vainqueur se pavane.

Roulant au versant de tes seins,
Il court le long de tes bras, flane
Par tes lèvres rouges, et plane
Sur tes grands baisers assassins.

Il hante ce long peignoir rose,
Ce peignoir d'un tissu vivant,
Qu'embrasent mes baisers souvent
Et que parfois mon pleur arrose.

Il niche ses esprits taquins
Dans tes falbalas, ô maîtresse,
Depuis le velours de ta tresse,
Jusqu'aux nœuds de tes brodequins.

Il nage autour de ta peau nue
Et semble l'encens de ta chair,
Plein de trouble et qui charge l'air
D'une somnolence inconnue.

. . . .

Et j'ignore en ces nuits de verve
Lorsque me vient meurtrir ta dent,
Si c'est ce poison impudent
Ou ta salive, qui m'énerve.

Qu'importe! si, pour me griser,
Quand ton beau corps jonche ta couche,
Tu me verses à ronde bouche
L'Opopanax de ton baiser!

Les beaux vices de Jane

Jane est vannée, — et l'est superlativement!
Son épiderme ambré, que les nuits ravagèrent,
Garde un subtil arome où les sens s'exagèrent,
Où le clairon des nerfs geint maladivement.
Jane est vannée, — et l'est superlativement!

Sa bouche apéritive a des baisers étranges,
Bons au cœur, mais pillards de phosphore, ô cerveaux!
Quand l'alcôve, le soir, flambe aux reflets oranges
De ses cheveux tordant leurs fauves écheveaux,
Sa bouche apéritive a des baisers étranges.

Son corps forme un divan tiède et capitonné...
De ses yeux fatigués descendent les paresses.
Sa gorge est l'oreiller blanc, où pelotonné,
Le spleen vient alanguir les trop vives caresses.
Son corps forme un divan tiède et capitonné.

Sur son clavier de nerfs aux notes détraquées,
Pleure le lamento des cœurs ivres d'ennuis.
Pourtant le hallali des extases traquées
Se sonne allègrement aux belliqueuses nuits
Sur son clavier de nerfs aux notes détraquées.

Mais son amour est doux comme un soleil couché.
Pour qui sait la comprendre, en ma Jane est caché
Ce charme douloureux méconnu du profane :
Le parfum qui s'évente et la fleur qui se fane,
Car son amour est doux comme un soleil couché.

Bas de soie

Il est des vitrines joyeuses
Comme les magots de là-bas :
Ce sont celles où les hauts bas
Sonnent leurs fanfares soyeuses.

Voyez-les, aux lueurs du gaz,
Développer leurs enfilades,
Provocants comme des œillades,
Fous comme un chapeau Rabagas.

Les crépons arborent ces gammes
Qui dans les bas vont crescendo ;
Les écrans vernis d'Yeddo
S'allument de ces amalgames.

Arrière les cotons écrus
Ravis aux dents de la machine !...
Les éventails que peint la Chine
Ont ces feux cruellement crus.

Il en est de teinte bizarre;
D'autres apparaissent d'un ton
Lamentable comme Lazare
Le Pâtre, un mélo de carton!

Il en est de nuance mauve,
Fleur de pêcher, cœur de souci,
Azur zébré de cramoisi,
Véronèse jaspé de fauve.

D'autres sont blancs à pois barbeau,
Violets annelés d'orange,
A côtes cerise que frange
Un reflet d'aile de corbeau;

D'autres encore, à l'émeraude,
A la turquoise, aux grenats clairs,
Empruntent leurs riches éclairs;
Il en est d'unis que l'on brode.

J'en sais d'un tissu mat et cher
Sculptant le contour et la ligne,
D'autres, de trame plus maligne,
Laissent transparaître la chair.

A l'assaut des cuisses prônées
Ils monteront insolemment
Prenant, en leur enroulement,
Roturières et blasonnées!

La jouvencelle choisira
Les couleurs chastes : bleu, blanc, rose;
La matrone d'humeur morose,
Le noir, que le temps roussira.

Seule, la fille aux lèvres blêmes
Enfile les terribles bas
Qui font ses jambes de combats
Plus mortelles que ses bras mêmes!

Et ces interminables gants
De pieds — pour ces filles de soie
Se transforment en bas de joie
Aux empires extravagants!

Car ces étuis, rêve des gouges,
A l'égal des fards enchanteurs,
Des eaux, des pâtes, des senteurs,
Des poivres longs, des piments rouges,

Rayonnent parmi les engins
Des galants arsenaux du vice
Où s'arme l'amour peu novice
Des paradoxales catins.

Parfums aimés

I

Quand par la nuit, comme un voleur,
Désertant l'énervante alcôve,
De tes bras altiers je me sauve
Sans force, sans voix, sans chaleur ;

Quand je me hâte en la nuit froide,
Le front pâle, les yeux rougis,
Fiévreux, regagnant d'un pied roide
Tristement mon triste logis ;

Lorsque je fends l'ombre funèbre
A pas indécis, plein d'émoi,
Doucement je songe à part moi...
L'horreur des minuits m'enténèbre.

Emmitouflé dans ce manteau
D'ombres propice aux songeries,
Je vais savourant le gâteau
Des ressouvenances chéries.

Sans souci des rôdeurs du soir
Me dévisageant d'un air drôle,
Sans voir la brute qui me frôle
Et qu'au ruisseau l'alcool fait choir,

Sans voir la fille qui sautelle
Aux cadences de ses satins,
Sans répondre aux mornes catins
Dont le sourire s'empastelle,

Par ton image protégé,
(Telle une image tutélaire !)
Je fuis, ton souvenir logé
Sur ma peau, — comme un scapulaire.

II

Aux toits s'encolère le vent ;
Lamentable, la girouette
S'endiable, grince, pirouette,
Sous le ciel noir qui va pleuvant.

Dans sa robe de pénitente,
Là haut la lune a l'œil mauvais.
Que m'importe ! Je vais, je vais
Les nerfs dolents, la chair contente.

Ton arome vivace et fort
Dans ma chevelure se joue,
L'âme de tes caresses dort
Sur mes lèvres et sur ma joue.

Au sein des brumes, par la nuit,
Sur mes pas ton bouquet s'étale
Et de ta chair, pulpe et pétale,
Le chœur subodorant me suit.

Chœur qui me grise et me protège
De tous ses esprits parfumés! —
Dans ces senteurs, tendre cortège,
Je m'avance, les yeux fermés,

Et crois encor, sous le ciel d'encre,
Être blotti dans ton chignon,
Au creux de tes seins, port mignon
Où mes désirs ont jeté l'ancre.

Manneken-Pis

La fillette en cheveux par moi longtemps suivie
Vint s'arrêter tout près de l'impudent gamin,
Ce cher bronze qui n'a de libre qu'une main...
Elle admirait son geste et paraissait ravie.

Ce qu'elle attendait là n'était point l'omnibus!
— Pucelle : une de ces exsangues fleurs du vice
Se dressant pour les cœurs naïfs comme un rébus.
« Viens! » lui dis-je, prenant sa taille de novice,

« Viens, je veux te mener par les cafés-concerts
« Où, tout en écoutant rossignoler des airs,
« A longs traits, nous boirons le lambic des dimanches. »

L'enfant entrelaça les deux mains dans ses manches
Et, rêveuse, levant ses longs yeux de lapis,
Sans répondre, écouta pleurer Manneken-Pis.

La Fourrure

O soirs intimes de Décembre!
L'un de ces soirs, soir rouge et noir,
Sur ton beau corps aux pâleurs d'ambre
Tu mis ta fourrure, en peignoir.

La fourrure massive et lourde,
La fourrure aux subtils relents,
Estompa de sa ligne sourde
Ta ligne aux accents turbulents.

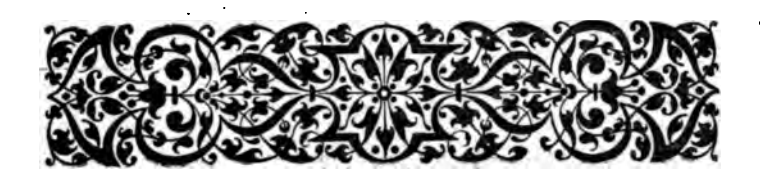
Pour ta chair blanche et délicate,
La sauvage pelisse avait
Des étreintes douces de chatte
Et des caresses de duvet.

Marbre, bronze, nacre, or de buire,
En conquête sous la toison,
Que de trésors je voyais luire
Dans l'ombre chaude, ardent Jason!...

Lasse enfin de cette parure,
A tes pieds, en monstre dompté,
Tu fis se coucher la fourrure,
Invincible en ta nudité!

Comme un chant guerrier l'odeur fauve
Jeta son cliquetis dans l'air,
Mêlant ses clameurs, en l'alcôve,
Au fier hosannah de ta chair.





PAUL LAMBER

SOIRS DE CIRQUE

Violon Solo

Se disloquant en maillot rose,
Un nègre étreint un violon;
Il fait crier sous son talon
La chanterelle aigre et morose.

Jambes en l'air, le virtuose
Se tient raide comme un jalon.
Se disloquant en maillot rose
Un nègre étreint un violon.

La sérénade se transpose
Sous l'archet blanc du négrillon. —
— Dans des clartés d'apothéose,
Le musicien semble un grillon
Se disloquant en maillot rose.

Loge d'Artiste

Dans le gris-bleu qui va montant
D'infinissables cigarettes,
Poudrée à blanc sous des aigrettes,
L'artiste rêve en s'éventant.

Elle songe au pays distant
Qui se peint de couleurs abstraites :
Des buissons roses de fleurettes
Sous un ciel vert inconsistant.

Le Japon, c'est ainsi qu'on nomme
Sur l'affiche de l'hippodrome
Cette île où sont les cygnes noirs ;

Et ce mirage de patrie
Calme le spleen des promenoirs
Et les relents de l'écurie.

Haute École

Mince et svelte en son amazone,
Une écuyère entre à cheval,
Sur un galop de carnaval
Qu'un sifflet criard assaisonne.

Sous la jupe qui l'emprisonne,
L'éperon pointe son métal.
L'étalon noir heurte, brutal,
Le bourrelet blanc qui résonne.

Exaspéré par son licol
Il scande le pas espagnol
Berçant son allure cabrée,

Puis d'un élan, comme l'éclair,
Sort, franchissant le mur d'entrée,
L'amazone, cravache en l'air!



CHARLES VAN LERBERGHE

L'Ex-voto

Sur tes doux sommeils ingénus,
O mon endormie, en tes songes
De beaux enfants nus sont venus,
Avec, dans leurs yeux, des mensonges.

En tes songes se sont mirés,
O Madone des fleurs si bonnes,
De beaux enfants nus et parés
De guirlandes et de couronnes.

En eux, tout bleus d'encens encor,
Fleuris de menthes et de mousses,
Sur les marches de laine d'or,
Où d'invisibles ailes douces,

Tous ces enfants, d'un trait vainqueur,
Ont déchiré tes voiles vierges,
Et sur l'autel blanc de ton cœur
Ils ont soufflé les pâles cierges,

Et de parfums ont alourdi
Sous des roses tes yeux de gloire;
Et le soleil d'après-midi
Joue avec tes robes de moire.

La Dérive

Celle qui s'est trop bien cachée,
Et que je ne retrouve pas,
Sans doute au fond des eaux couchée,
S'est endormie en ses yeux las.

Vais-je la retrouver? Je pleure.
J'erre en ce bleu calme moqueur
Et tant hélas! qu'en tombe l'heure
Du soir précoce sur mon cœur.

Hélas! je vogue à l'aventure,
De blanches perles en mes mains,
Barque sans port, nef sans mâture,
Qui n'a boussoles ni chemins.

Et je porte, des chères grèves
De mon irréparable sort,
Mes fleurs, mes ombres et mes rêves
Et mes richesses, à la mort.

Le Cantique

De vos péchés et de vos seins,
O fleurs, où je fais mes prières,
Je suis pâle et malade, et ceins
Vos robes blanches de lumières.

Hosannah! sœurs aux cœurs malsains,
Fleurs qui montez jusqu'en mes rêves,
Avec les âmes des doux saints
J'ai bu vos torches et vos glaives,

Fleurs mortelles qui vers les cieux,
Dansant en chair devant mes yeux,
Me faites ce royal cortège

Et cette fauve assomption
D'un cœur aux silences de neige
En des anges de passion.

Solitude

Mon âme est cette ensommeillée,
Cette douce enfant de mensonges,
Aux yeux illuminés de songes,
Qui, dans la nuit, s'est réveillée.

Des blanches fleurs et des beaux fleuves
Rien en son rêve ne subsiste :
Elle est assise, amère et triste,
En une robe d'ombres veuves;

Et pleure en ses yeux solitaires,
Et dans sa misère éperdue,
Sa grande sœur qui l'a perdue,
Si loin encor des rives chères;

Et regarde, avec ce visage
D'une enfant que l'on abandonne,
La lune, dans sa paix si bonne,
Poursuivre seule le voyage.

Songe

Sur mes seins, mes mains endormies,
Lasses des jeux et des fuseaux,
Mes blanches mains, mes mains amies
Semblent dormir au fond des eaux.

Loin des peines tristes et vaines,
En ce trône de ma beauté,
Calmes, lentes et frêles reines,
Mes mains songent de royauté.

Et seule dans mes tresses blondes,
Et mes yeux clos comme jadis,
Je suis l'enfant qui tient des mondes,
Et la vierge qui tient des lys.

Sur mes seins, mes mains endormies,
Lasses des jeux et des fuseaux,
Mes blanches mains, mes mains amies
Semblent dormir au fond des eaux.

Au Bois dormant

Un peu de jour, un peu d'amour,
Un peu de soleil, comme en rêve,
Et son front et ces lys autour,
C'était chose fragile et brève.

Mais c'était si doux à souffrir
Parmi ces eaux, ces fleurs, ces palmes,
Qu'elle n'en pouvait pas mourir;
Alors elle a clos ses yeux calmes.

Elle s'est endormie au fond
De mon cœur, sur ses mains tranquilles,
Et lys et roses même sont
Dans des silences immobiles.

L'Aube Rouge

Jamais tes seins n'ont palpité
Au feu des mortelles étreintes,
Et tu trônes, les tempes ceintes
Des astres de ta pureté.

Mais comme d'angéliques saintes
En leur calme naïveté
Que trouble la lascivité
Et les haleines des jacinthes,

Dans l'inquiétude et l'émoi,
Ta chair, prise d'un vague effroi,
Toute pâle et toute éblouie,

Vêt les chaudes exhalaisons
Et les luxurieux poisons
D'une fleur sombre épanouie.

Les lys qui filent

A quoi, dans ce matin d'avril,
Si douce et d'ombre enveloppée,
La chère enfant au cœur subtil
Est-elle ainsi tout occupée?

La trace blonde de ses pas
Se perd parmi les grilles closes;
Je ne sais pas, je ne sais pas,
Ce sont d'impénétrables choses.

Pensivement, d'un geste lent,
En longue robe, en robe à queue,
Sur le soleil au rouet blanc
A filer de la laine bleue,

A sourire à son rêve encor,
Avec ses yeux de fiancée;
A tresser des feuillages d'or,
Parmi les lys de sa pensée.

Solyane

(Fragment de poème)

O rivage ! Eternel silence ! O solitude !
Je suis si triste ! Et mon âme de lassitude
Est pleine. De ce jour qui me consolera ?
Quel ange sur mon cœur en peine pleurera
De ma douleur ? Je suis de vous toute exilée,
Inoubliables sœurs, et de vos deuils voilée ;
Et voici, hors de moi, mon songe qui m'attend.
Oui, mon âme est en deuil, elle est sombre, et pourtant
Ce jour, où j'apparais avec mes fleurs précoces,
Est si blanc qu'il me semble une robe de noces,
Où je marche, toute lumineuse de moi.
Et si je pleure, qu'est-ce encore en mon émoi
Qui sourit, à travers mes yeux clos sur mes peines,
Et me baise les mains comme de jeunes reines ?
Je suis légère et douce et pleine d'éveils bleus ;
Il semble que j'entrouvre au soleil mes cheveux ;
Et lorsque je me pleure en mes nuits envolées,
N'est-ce pas que mes sœurs de moi sont exilées ?
Oh ! je m'éveille d'une âme malade, et vois
Lointainement parmi mon songe.

Oui cette voix !
Cette voix qui parlait, où l'àvais-je entendue ?

Pourquoi m'en souvenais-je ainsi, lointainement ?
Il parlait comme on chante, et le frémissement
De mon âme d'enfant balançait ses paroles,
Comme de calmes chants au songe des violes.
Il m'appelait : ma sœur. Il était près de moi,
Si près, que je sentais son haleine ; mais quoi !
Des fois, son âme était comme mon âme même,
Lorsque, si douce, avec ce sortilège extrême,
Sa voix me réveillait à mon être étranger,
Sentirai-je jamais de baiser plus léger ?
Qu'était-ce donc, qu'au fond de mes roses perdues
Mes mains disjointes sont de mes seins descendues !

Voici que mon âme est réveillée, et qu'obscure
Je me suis levée, en ma natale parure,
De grand matin, pour voir venir mes bien-aimés ;
Je baignerai ma chair aux fleuves parfumés,
Je laverai mes seins en tes nappes d'ivresses,
O Lune ! Et je noîrai dans les ors de mes tresses,
Tes caresses d'argent. Sereine, en mes bras nus
Je fleurirai d'amour mes doux yeux inconnus,
Et sur l'autel défunt ravivant toute flamme,
Du calme de mes mains j'adoucirai mon âme ;
Ou dans mes robes au ciboire descellé,
Parmi ma floraison de lys inviolé,
Mes lourds cheveux brodés de mes mains inflétries,
Je les élargirai semblables aux soieries
Sourdes et pleines d'ombre. Et j'étendrai ma chair,
Comme un lit nuptial de mes roses d'hiver,

Sous ton amour ! — Enfants, je suis une endormie
De lune et de baisers. Je suis la calme amie
Qui berce les douleurs. Je suis le jardin clos,
Plein de fontaines au mystérieux repos,
Seuls miroirs d'aucune eau n'abreuvant leurs mirages,
Où des enfants craintifs reflètent leurs visages.
Oui, je suis le sommeil et les songes, et ceux
Que j'aime, les élus de mes yeux paresseux,
Étoilés dans le soir de mes robes de fêtes,
Dormiront aux parfums de mes ombres muettes.
Je suis l'Orgueil.

Je suis l'espalier des péchés ;
Dans l'ombre de mes blonds cheveux, mes fruits cachés
Ont un goût de soleil. Je sais les anciennes
Ivresses, et les philtres des magiciennes,
Et leurs enchantements, et mes mains à ce jeu
Des caresses, qui sont comme des fleurs de feu,
Et des enlacements, qui sont comme des chaînes
De perles et de laine, ont été souveraines !

Un silence. — Et, gravissant les marches du Trône :

Trône ! En vos ailes d'or triomphales : en vous,
Soleil des pierres qu'ont vaincu mes yeux jaloux,
Recevez une Reine !

En vous, ô fleurs des flammes,
Moi dont le divin songe a captivé les âmes,
Moi qui posai mon lys en sceptre sur les cœurs ;
Et soyez moi le signe éternel des vainqueurs.

Car je veux être en vous comme votre ombre même !

Se retournant, les yeux en quelque vision.

Il me souvient d'un autre exilé, frère qu'aime
Et qu'adore le jeune orgueil de mon souci,
Prince des solennels combats livrés ici,
Pour ta révolte, un soir étrange plein de glaives.
Je me souviens de toi, je ressemble à tes rêves,
C'est toi que le premier je veux entre mes bras
Bercer, rêveuse, dans l'oubli des cieux ingrats
Où tu marchais avec les étoiles rivales,
Et c'est toi que j'attends en mes mains nuptiales.

Pendant qu'Elle parle, les cieux s'obscurcissent graduellement, et des nuages, comme de sombres vaisseaux en un vent de tempête, passent — et des vols de chouettes.

Ange rebelle des ombres ! viens, ô mon roi,
Dormir dans mon amour ! J'entr'ouvre avec effroi
Cette robe de vierge où me bercaient les anges.
La gloire de tes yeux chantera mes louanges ;
Mes lèvres de soleil m'enivreront de toi !
Oh ! je suis si divine, et si douce est ma loi !
Viens : d'hyacinthe d'or mes hanches sont parées !
C'est Toi que je cherchais de mes mains égarées,
Ces nuits de vierges où j'étais seule à m'aimer...
Laisse sur mon Amour mes deux bras se fermer :
Il semblera que c'est un beau rêve de roses
Qui te mène, et que dans des ailes tu reposes,
Lorsque tu songeras sur mes seins glorieux !
Oh ! viens, car voici l'heure. Et déjà dans les cieux

Monte le soir. — La nuit d'orage, solennelle.
Sans étoiles que moi dans ma blancheur rebelle,
Si digne de t'aimer...

En ce moment, les ténèbres sont complètes. Et de toute la perte du jour, mais aussi de sa gloire, elle semble avoir accru son étrange et lunaire beauté. Et debout, les mains, derrière Elle, appuyées au Trône, se renversant lentement, comme sous quelque force invisible, sauf de ses seuls yeux :

Je veux m'asseoir ainsi
Nonchalamment en vous, améthystes : voici
Mes mains. Et soyez moi comme un Trône de fêtes,
Sur vos marches, laissez de mes boucles défaites
Pleuvoir, séraphins d'or, vos rayons onduleux.
Voici qu'en vous se couche une Reine aux yeux bleus,
Nuptiale... et languide,... et si pâle, et si lasse,
Luxurieuse !... et qui de vos ailes s'enlace...

Un éclair. Et comme une tour de fer qui s'écroule à sa lueur, sourde et rauque ; — et soudain, fracassante la foudre éclate ! Et dans son cœur, une longue flèche de feu, d'un invisible archer, tremble et s'immobilise. Cependant que brûle un instant d'une flamme légère et bleue sa robe d'ange et s'évapore...





GRÉGOIRE LE ROY

Vue de Ville

Roucoulements très doux, très lents,
Et plaintes de moutons bêlants,
Et chants de coq et cris de poule,
Et voix de peuple qui se saoûle.

Au haut des toits des paons chantant;
Des pleurs d'enfants que l'on entend,
Et cris de mère qui les gronde,
Là-bas, dans une cour immonde.

Voix de bêtes et voix de gens,
Et de vendeurs et d'indigents;
Et quelquefois, d'une gouttière,
De l'eau qui tombe en la rivière,

Rivière où se mirent très peu
Les maisons au toit rouge ou bleu;
Et les fenêtres sont fleuries
De fleurs malades et flétries.

Et des bruits, du matin au soir,
De choses que l'on ne peut voir,
Et des appels de voix sonores
Meurent dans les eaux incolores,

Dans les eaux sales, dans les eaux
Tristes, stagnantes, sans échos,
Où pleurent des maisons croûlantes,
Des eaux invisibles, très lentes.

Jamais de barques; des pontons
Vermoulus rivés aux maisons;
C'est un quai de l'ancienne ville,
Ayant cent ans, peut-être mille.

Échos de Valses

Valses d'antan, valses muettes!
Rhythmes bercés aux jardins d'autrefois!
Cloches d'antan, minces, fluettes,
Fuite d'échos qu'en mon âme je vois.

Choses d'antan — subtilisées,
Chambre déserte où se fane un parfum...
Choses d'amour — éternisées,
Fleur de baiser qui s'effeuille en chacun.

Voix du passé, voix incertaines,
Comme un écho de refrains bien connus;
Voix qui s'en vont loin et lointaines.

Bons souvenirs en allés, revenus,...
Rhythmes en rond d'escarpolettes!
Valses d'antan! Pourquoi muettes?...

Vers l'Oubli

Que de barques déjà, — car mon cœur est très vieux, —
S'ennuyant de la côte, au loin s'en sont allées!...
Que d'ailes, et si loin! de la grève envolées!...
Ma vie est seule et triste ainsi qu'un soir d'adieux.

Oh! Regarder parfois là-bas, d'où l'on arrive...
C'est si doux cette fuite et cet éloignement
Sans rames et sans rhythme, et porté seulement
Sur du temps et du rêve!... Oh! vivre à la dérive!

Être pour l'oublier comme un beau soir d'été
Impassible et voilé. La vie : un clair de lune...
Et, puisque l'espérance au calme est importune,
Se souvenir très vaguement d'avoir été...

Rouet de Vie

Mon âme tourne sans amour
Le rouet de l'an solitaire;
La nuit efface chaque jour
Sans que je regarde la terre.

Mes yeux sont à jamais posés
Sur les mensonges dont j'abreuve
Ma soif des idéals baisers,
Et de mon cœur ma vie est veuve.

Ma vie est veuve d'ici-bas;
Elle est veuve, et triste, sans doute?
Je ne sais, n'ayant même pas
Remarqué son deuil sur ma route.

Je la devine sans la voir;
Ce doit être une fille sombre,
Aimant l'automne, aimant le soir,
N'errant qu'aux étoiles dans l'ombre.

Car j'adore le soir douteux,
Et je cueille en passant, dans l'herbe,
Les regards des mensonges bleus,
Et la fleur du désir superbe;

J'aime tout ce qui va finir,
Tout ce qui meurt, tout ce qui tombe,
Et j'entends dans le soir s'unir,
S'unir des ailes de colombe.

J'aime les choses de mon cœur,
Mes illusions sans mélanges;
Là, dans un très ancien bonheur,
J'ai vu, je crois, mourir des anges.

Mon âme tourne avec amour
Le rouet des pâles mensonges,
La nuit s'efface dans le jour,
Sans me réveiller de mes songes.

Le Passé qui file

La vieille file et son rouet
Parle de vieilles, vieilles choses;
La vieille a les paupières closes,
Et croit bercer un vieux jouet.

Le chanvre est blond, la vieille est blanche,
La vieille file lentement,
Et pour mieux l'écouter, se penche
Sur le rouet bavard qui ment.

Sa vieille main tourne la roue,
L'autre file le chanvre blond.
La vieille tourne, tourne en rond,
Se croit petite et qu'elle joue.

Le chanvre qu'elle file est blond,
Elle le voit et se voit blonde;
La vieille tourne, tourne en rond,
Et la vieille danse la ronde.

Le rouet tourne doucement,
Et le chanvre file de même;
Elle écoute un ancien amant
Murmurer doucement qu'il l'aime.

Le rouet tourne un dernier tour,
Les mains s'arrêtent désolées,
Car les souvenances d'amour
Avec le chanvre étaient filées.

Les Portes closes

O vous, chères que j'ai connues
Et qu'aux jours tristes je revois,
Vous voici, ce soir, revenues,
Car mon cœur pleure d'autrefois

Quand, souvenir de vos caresses,
Je pense à celles qui viendront,
Mes mains sont lourdes de paresses,
Je ne tends même plus mon front.

Car c'est vous seules que j'écoute
Qui, dans le crépuscule aimé,
De vos voix où tremble le doute
Chantez en un palais fermé.

Moi, j'attends qu'à travers la porte
Close par mon fol abandon,
Votre chanson de deuil m'apporte
Un peu de rêve et de pardon.

Oui, c'est vous seules, vous, lointaines,
Dont me revienne encor la voix,
O vous toutes qui fûtes miennes
Dans l'inoubliable Autrefois.

Là, vous êtes dans l'ombre, seules,
Telles que vous m'apparaissez
Déjà semblables aux aïeules
Parlant de très lointains passés.

Oui, j'entends vos voix paresseuses,
Si douces que j'en souffre un peu,
Comme un chœur de tristes fileuses,
Assis, — un soir, — autour du feu.

Ronde de Vieilles

Petites vieilles, mes pensées,
Il neige, il tombe du lointain,
Un peu de mort et d'incertain
Sur toutes les choses passées.

En moi pourquoi cette froidure,
Et ce calme et ces longs hivers,
Et ces lugubres ciels couverts,
Et cet hiver qui dure et dure ?

Petites vieilles inutiles,
Faites du feu de vos passés,
Et de tous ces roseaux cassés,
Et de tous ces rêves stériles.

Les souvenirs de toutes sortes,
Brûlez-les comme du sarment,
Et chauffez-vous très longuement
Au petit feu des branches mortes.

Parlez-vous bien dans vos souffrances,
De ces bons jours de l'Autrefois,
Et videz encor de vos doigts,
Les fuseaux bleus des souvenances.

Et quand la nuit, la nuit pleureuse,
Dans la chaumière se fera,
L'une de vous rallumera,
Comme une lampe un peu fumeuse,

— Oh ! pourquoi faut-il que je pleure
De n'en avoir oublié rien ? —
La souvenance, la meilleure,
De Celle que vous savez bien.

Les Mains

Sur les fenêtres de mon cœur
Deux pâles mains se sont collées :
Mains de douleur et de malheur,
Mains de la Mort, mains effilées...

C'était sinistre de les voir
Si nocturnement illunées,
Levant vers moi leur désespoir,
Telles que des mains de damnées.

Et Celle de ces mains de deuil
Qui donc pouvait-elle bien être,
Pour que la mort fût sur mon seuil
Depuis ce soir de la fenêtre ?

Non, ces mains ne pouvaient bénir,
Maudites, certes, étaient-elles,
Puisque j'ai désiré mourir
D'avoir vu leurs pâleurs mortelles,

Puisque le vin de mes amours,
Amertumeux et plein de larmes,
Endolorit le pain des jours
Depuis leur signe aux fatals charmes.

Mains sinistres ! Mains de poison !
Gestes de ténébreuses vierges !
Vous avez lui dans ma maison
Comme deux mortuaires cierges !

Ma douleur regarde la Mort,
Car l'Espoir a fermé sa porte,
Et, tristement, le vent du Nord
Souffle sur ma chandelle morte.

Noëls éteints

C'est l'heure de mon cœur, et le soir sur le monde
Joint ses mains de sommeil, ses ténébreuses mains ;
C'est l'heure doucement où se rêve la ronde
Des vieilles de légende et des mystiques nains.

Entendez-vous, là-bas, là-bas, dans ma pensée,
Les aïeules conter de fabuleux récits,
Comme un silence d'aile et de branche froissée,
Le passage muet sur l'ombre des esprits ?

Je vois dans les maisons anciennes de mon âme,
La veille des petits devant le feu ronflant :
Ils entendent de rêve une très vieille femme
Et le vent qui dans l'ombre erre rhythmique et lent.

Ce sont de très vieux soirs dans de vieilles chaumières ;
Ce sont de vieux hivers qui neigent au dehors...
Alors, dans la douceur tremblante des lumières,
Doucement, doucement, ô mon cœur, tu t'endors....

La vieille parle au loin, et l'histoire s'achève
Au loin, dans un manoir, comme une fin de jour,
Tandis que dans un coin très vague, un rouet rêve
Comme un cœur de princesse exilé de l'amour.

O douceur ! O langueur ! Ce souvenir de choses
Qui ne furent jamais pour nous qu'en souvenir !
O jours si peu vécus, si plaintifs et si roses,
Et morts ! Si douces morts qu'on en voudrait mourir !

Quelqu'un, dans notre enfance, un prince, une princesse,
Que nous pleurons parfois, vainement rappelé
D'amour et de regret ! Quelqu'un de la tristesse,
Quelqu'un de bien-aimé, quelqu'un s'en est allé...

Où s'en vont les chemins

Par le vitrail, du haut de son manoir,
La belle enfant, la douce châtelaine,
Voit, là-bas, sur les routes, dans la plaine,
Un peu d'automne pourpre, un peu de soir.

O ces chemins, et ces routes lointaines !
Les bien-aimés s'en sont allés par là...
O les chemins ! Tout ce qui s'en alla,
Laissant ici les regrets et les peines !

La douce enfant ! Dans son regard profond,
Si lointain de regrets et de pensées,
C'est la douceur des pauvres délaissées,
Et leur douleur pour ceux-là qui s'en vont...

O les chemins ! Ils s'en vont de notre âme
Et s'enfoncent là-bas dans le passé...
Comme on est seul, comme on est délaissé !...
La souvenance appelle et nous réclame.

La pauvre enfant ! Dans le soir de ses yeux,
Comme une étoile, un pleur vient d'apparaître ;
O ces chemins ! Et c'est dans tout son être,
Comme un qui part et comme des adieux.

O les chemins ! Les routes désolées !
On voit toujours quelqu'un du Souvenir
A l'horizon s'éloigner et partir,
Partir au loin des heures envolées.

La pauvre enfant ! Dans ses yeux il fait noir,
Le soir tombé rêve de l'heure morte...
Tous les aimés ont dépassé la porte...
Et dans son cœur il tombe un peu de soir.

Soir d'un amour

Oh ! que de crépuscule en moi-même,...
Quelle douce pénombre équivoque !
C'est le meilleur des temps où l'on aime,
Le meilleur de l'amour que j'évoque.

Comme en une eau terne et vespérale,
Dans le miroir de mes souvenances,
Elle toute, un souvenir très pâle,
Apparaît à travers mes souffrances.

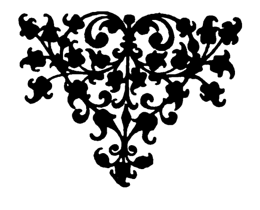
Certe, elle est douce ma solitude ;
Et douce aussi, la paix de mon âme !
Mais, je suis triste, de l'habitude
De t'avoir aimée, ô toi, la femme !

Après les adieux et la rancune,
L'Amour ne t'a pas fermé sa porte,
Et me voilà ! Je t'aime comme une
Qui serait lointaine et comme morte.

Oh ! oui qu'il pleuve encore, qu'il pleuve
En moi, le regret des bonnes heures,
Et qu'encore mon âme s'émeuve
Des tristesses pour toi, les meilleures...

Encore un peu de ce crépuscule !
De cette pluie et de cet automne !
De cette rancœur qui me recule
Vers ma vie abolie et si bonne !

Oh ! que je pleure encor, que je pleure !
Que je souffre et me lamente, moi !
Que je pleure de toi, que je meure !
Oh ! oui, que je meure un peu de toi !





MAURICE MAETERLINCK

Tentations

O les glauques tentations
Au milieu des ombres mentales,
Avec leurs flammes végétales
Et leurs éjaculations

Obscures de tiges obscures,
Dans le clair de lune du mal,
Éployant l'ombrage automnal
De leurs luxurieux augures!

Elles ont tristement couvert,
Sous leurs muqueuses enlacées
Et leurs fièvres réalisées,
La lune de leur givre vert;

Et leur croissance sacrilège
Entr'ouvrant ses désirs secrets
Est morne comme les regrets
Des malades sur de la neige.

Sous les ténèbres de leur deuil,
Je vois s'emmêler les blessures
Des glaives bleus de mes luxures
Dans les chairs rouges de l'orgueil.

Seigneur, les rêves de la terre
Mourront-ils enfin dans mon cœur?
Laissez votre gloire, Seigneur,
Éclairer la mauvaise serre,

Et l'oubli vainement cherché!
Les feuilles mortes de leurs fièvres,
Les étoiles entre leurs lèvres,
Et les entrailles du péché!

Oraison

Vous savez, Seigneur, ma misère!
Voyez ce que je vous apporte :
Des fleurs mauvaises de la terre
Et du soleil sur une morte.

Voyez aussi ma lassitude,
La lune éteinte et l'aube noire;
Et fécondez ma solitude
En l'arrosant de votre gloire.

Ouvrez-moi, Seigneur, votre voie,
Éclairez-y mon âme lasse,
Car la tristesse de ma joie
Semble de l'herbe sous la glace.

Offrande obscure

J'apporte mon mauvais ouvrage
Analogue aux songes des morts,
Et la lune éclaire l'orage
Sur la faune de mes remords :

Les serpents violets des rêves
Qui s'enlacent dans mon sommeil,
Mes désirs couronnés de glaives,
Des lions noyés au soleil,

Des lys au fond des eaux lointaines
Et des mains closes sans retour,
Et les tiges rouges des haines
Entre les deuils verts de l'amour

Seigneur, ayez pitié du verbe !
Laissez mes mornes oraisons
Et la lune éparse dans l'herbe
Faucher la nuit aux horizons.

Oraison nocturne

En mes oraisons endormies
Sous de languides visions,
J'entends jaillir les passions
Et les luxures ennemies.

Je vois un clair de lune amer
Sous l'ennui nocturne des rêves,
Et sur de vénéneuses grèves
La joie errante de la chair.

J'entends s'élever dans mes moelles
Des désirs aux horizons verts,
Et sous des cieux toujours couverts
Je souffre une soif sans étoiles.

J'entends jaillir dans ma raison
Les mauvaises tendresses noires;
Je vois des marais illusoires
Sous une éclipse à l'horizon!

Et je meurs sous votre rancune!
Seigneur, ayez pitié, Seigneur,
Ouvrez au malade en sueur
L'herbe entrevue au clair de lune.

Il est temps, Seigneur, il est temps
De faucher la ciguë inculte!
A travers mon désir occulte
La lune est verte de serpents.

Et le mal des songes afflue
Avec ses péchés en mes yeux,
Et j'écoute des jets d'eau bleus
Jaillir vers la lune absolue!

Reflets

Sous l'eau du songe qui s'élève,
Mon âme a lugubrement peur,
Et la lune luit sur mon cœur
Plongé dans les sources du rêve.

Sous l'ennui morne des roseaux,
Seuls les reflets profonds des choses,
Des lys, des palmes et des roses
Pleurent encore au fond des eaux.

Les fleurs s'effeuillent une à une
Sur le reflet du firmament,
Pour descendre éternellement
Dans l'eau du songe et dans la lune.

Fauves las

O les passions en allées,
Et les rires et les sanglots!
Malades et les yeux mi-clos
Parmi les feuilles effeuillées,

Les chiens jaunes de mes péchés,
Les hyènes louches de mes haines,
Et sur l'ennui pâle des plaines,
Les lions de l'amour couchés.

Dans l'impuissance de leur rêve,
Et languides sous la langueur
De leur ciel morne et sans couleur,
Elles regarderont sans trêve

Les brebis des tentations
S'éloigner lentes, une à une,
Dans l'immobile clair de lune,
Mes immobiles passions!

Feuillage du cœur

Sous la cloche de cristal bleu
De mes lasses mélancolies,
Mes vagues douleurs abolies
S'immobilisent peu à peu :

Végétations de symboles,
Nénufars mornes des plaisirs,
Palmes lentes de mes désirs,
Mousses froides, lianes molles.

Seul, un lys érige d'entre eux,
Pâle et rigidement débile,
Son ascension immobile
Sur les feuillages douloureux.

Et dans les lueurs qu'il épanche
Comme une lune, peu à peu
Élève vers le cristal bleu
Sa mystique prière blanche.

Serre d'ennui

O cet ennui bleu dans le cœur!
Avec la vision meilleure,
Dans le clair de lune qui pleure,
De ses rêves bleus de langueur.

Cet ennui, bleu comme la serre
Où l'on voit, closes à travers
Les vitrages profonds et verts,
Couvertes de lune et de verre,

Les grandes végétations
Dont l'oubli nocturne s'allonge
Immobilement comme un songe
Sur les roses des passions,

Où de l'eau très lente s'élève
Et mêle la lune et le ciel
En un sanglot glauque éternel,
Monotonement, comme un rêve.

Visions

Je vois passer tous mes baisers,
Toutes mes larmes dépensées;
Je vois passer dans mes pensées
Tous mes baisers désabusés.

C'est des fleurs sans couleur aucune,
Des jets d'eau bleus à l'horizon,
De la lune sur le gazon
Et des lys fanés dans la lune.

Lasses et lourdes de sommeil,
Je vois sous mes paupières closes
Les corbeaux au milieu des roses
Et les malades au soleil,

Et lent sur mon âme indolente
L'ennui de ces vagues amours
Luire immobile et pour toujours,
Comme une lune pâle et lente.

Lassitude

Ces baisers épuisés sont calmes et moroses ;
Ils ont perdu leurs lys, leurs torches et leurs roses.
Ces baisers ne sont plus des lions ou des loups,
Mais des troupeaux très lents, indolents et très doux,
Qui se traînent à peine et mornes dans les plaines
Lointaines de leur rêve, et dont les brebis, pleines
De lassitude blanche, entre-closent les yeux
Et voudraient bien mourir en voyant que les cieux
Et les flammes des cieux ne sont plus à leur place
Et que la lune luit sous elles dans l'eau lasse.

Ils ne savent plus où se poser, ces baisers,
Ces lèvres sur des yeux aveugles et glacés ;
Désormais endormis dans leur songe superbe,
Ils regardent rêveurs, comme des chiens dans l'herbe,
La foule des brebis grises, à l'horizon,
Brouter le clair de lune épars sur le gazon,
Aux caresses du ciel, vague comme leur vie,
Indifférents et sans une flamme d'envie
Pour ces roses de joie écloses sous leurs pas
Et ce long calme vert qu'ils ne comprennent pas

Ronde d'Ennui

Je chante les pâles ballades
Des baisers perdus sans retour!
Sur l'herbe éparse de l'amour
Je vois des noces de malades.

J'entends des voix dans mon sommeil
Si nonchalamment apparues!
Et des lys s'ouvrent dans des rues
Sans étoiles et sans soleil.

Tous ces élans plus lents encore
Et ces désirs que je voulais
Sont des pauvres dans un palais
Et des cierges las dans l'aurore.

J'attends la lune dans mes yeux
Ouverts au seuil des nuits sans trèves,
Afin qu'elle étanche mes rêves
Avec ses linges lents et bleus.

Désirs d'Hiver

Je pleure les lèvres fanées
Où les baisers ne sont pas nés,
Et les désirs abandonnés
Sous les tristesses moissonnées.

Toujours la pluie à l'horizon!
Toujours la neige sur les grèves!
Tandis qu'au seuil clos de mes rêves
Des loups couchés sur le gazon

Observent en mon âme lasse,
Les yeux ternis dans le passé,
Tout le sang autrefois versé
Des agneaux mourants sur la glace.

Seule la lune éclaire enfin
De sa tristesse monotone,
Où gèle l'herbe de l'automne,
Mes désirs malades de faim.



LÉON MONTENAEKEN

Chanson

Nous étions là sans dire rien...
Nous regardions tous deux à terre :
Elle, flattant son petit chien,
Et moi, caressant ma chimère...
Nous restions là sans dire rien.

Nous restions là sans nous rien dire...
Nous regardions tous deux en l'air;
Mon cœur léger, c'est le zéphyre,
Et son cœur froid, le vent d'hiver...
Et nous restions là sans rien dire.

Sans rien dire nous restions là...
Nous nous regardions bien en face :
Elle semblait dire : « Voilà !... »
Et moi : « Que veux-tu que j'y fasse ?... »
Sans rien dire nous restions là.

Peu de chose

La vie est vaine :
Un peu d'amour,
Un peu de haine...
Et puis — bonjour!

La vie est brève :
Un peu d'espoir,
Un peu de rêve...
Et puis — bonsoir!

Les Violettes du crâne

Le crâne que j'ai sur ma table
Est celui, dit-on, d'un bandit
Que pour un meurtre épouvantable
L'an mil huit cent trente on pendit.

Chose étrange! dans sa structure
Ce crâne n'a rien d'anormal,
Rien de saillant dans l'ossature,
Et son rictus même est banal...

C'est une simple boîte osseuse
Comme tous les crânes le sont :
Son existence aventureuse
N'est pas écrite sur son front.

Mon Dieu! je n'en suis pas plus triste,
N'étant pas assez Allemand
Pour jouer au phrénologiste,
J'en fais mon deuil tout simplement.

Un beau jour j'ai fait cette emplette
— Sur mon honneur — sans autre but
Que d'y semer la violette
Qu'on voit fleurir sur l'occiput.

Ce n'est pas que j'eusse l'envie,
Par là, de narguer le trépas...
Je crois au néant de la vie,
Au néant de la mort, non pas!

Mais l'antithèse est mon délice :
Et, sans poser pour l'esprit fort,
Je cultive par pur caprice
Des fleurs dans la tête d'un mort.

Œil pour Œil

J'ai voulu, tu m'as refusé;
Tu veux, c'est moi qui te refuse;
Tu m'aimes?... Ne crains rien : ça s'use,
Puisque chez moi ça s'est usé

Sur une Tasse de Satzuma

Le cœur, c'est la tasse frêle
Qui renferme tour à tour,
Jusqu'à ce qu'elle se fêle,
Notre haine et notre amour.

Pour en préserver longtemps
La sensible porcelaine,
N'y versons jamais bouillants
Notre amour ni notre haine...

Ayons, pour que dans nos veines
Le sang les roule toujours,
De la tiédeur dans nos haines,
Du calme dans nos amours.

Éclats de rire dans la nuit

— Quand je la quittai : « Prends ma bague,
Tiens... » me dit-elle. Elle pleurait ;
J'avais un pressentiment vague
    Qu'elle me trahirait.

Et chaque nuit, dans le silence,
Pressant la bague sur mon cœur,
Le doute me prend... et je pense,
    Et je pense... et j'ai peur.

Peur ! pourquoi douter ? Elle m'aime !...
— Mais qui ricane autour de moi ?...
J'éclate de rire moi-même...
    Je ne sais pas pourquoi.

Impromptu

Mire-toi dans mes yeux, ma belle intimidée!
Tu verras ton image en eux inféodée,
Comme moi, si je plonge au fond des tiens, je vois
Mes traits, miniature, y revivre deux fois...
C'est un regard, ma foi, bien fécond que le nôtre :
Nous faisons des bébés dans les yeux l'un de l'autre.

(*D'après Thomas Moore*).

Lied

Mes larmes font s'épanouir
Mille fleurs aux douces haleines...
Et je fais, dans chaque soupir,
Chanter des oiseaux par centaines.

Enfant, si mienne tu veux être,
C'est pour toi que ces fleurs naîtront,
C'est pour toi seule, — à ta fenêtre, —
Que tous ces oiseaux chanteront.

(D'après Henri Heine).





FERNAND SEVERIN

LE LYS

Les Las d'aimer

Le soir où, de l'ennui des délices pareilles,
Se fanent les baisers des beaux adolescents,
Ils s'en vont, fatigués de l'espoir et des veilles,
Cherchant un lit d'amour où s'affinent les sens ;

Un pâle lit d'amour, caressant, mais timide
Qui repose sans rêve en les doux rideaux blancs,
Et, pour les recréer de l'étreinte perfide,
Sur leurs fronts dévastés, de longs baisers tremblants !

Ils espèrent des yeux meilleurs qu'un ciel d'automne
En qui sombre à jamais l'amertume des leurs,
Des lèvres au parler suave et monotone,
Capables d'assoupir les anciennes douleurs.

On s'aimerait d'oubli, de nuit et de silence,
Sans que nul évoquât les doux instants passés,
Et l'on consolerait d'une neuve espérance
Le deuil harmonieux des rêves exaucés.

Ni lumière, ni bruit ; mais, dans la chambre heureuse
Dont de pesants rideaux endorment les parois,
Baiser les longues mains de l'étrange amoureuse
Qui sourit, triste et vague, en sa robe aux plis droits !

Ils l'ont vue une fois et l'espèrent leur Dame,
Et l'entendre parler leur révèle les cieux ;
Mais le fardeau d'aimer a tant ployé leur âme
Qu'ils n'oseront jamais l'implorer que des yeux.

A Celle qui viendra

O Toi qui me viendras des lointains de l'espoir
Dans les jardins de lys où t'attendent mes lèvres,
Ne me dis que des mots pleins de rêve et de soir,
Et qui calment en moi le feu des vieilles fièvres!

Que ton amour me soit un sépulcre voulu,
Où l'on dorme enlacés dans des roses fanées,
Les lèvres de l'aimée au front las de l'élu,
Et que s'écoule ainsi la fleur de nos années!

Rien ne vivra vraiment que ce que nous tairons,
Et pour éterniser cet instant que nous sommes,
Puissent nos chers bouquets se mourir en boutons
Et céler leur parfum au vain baiser des hommes!

La douleur des amants et l'ennui des époux,
Ces pauvres assouvis dont l'âme est exilée,
Viendront à notre seuil et s'en iront de nous
Sans soupçonner jamais la paix qu'ils ont frôlée.

Aussi les verrons-nous s'en aller sous leurs croix
Avec nos yeux en pleurs d'une pitié sans bornes,
Et ces yeux amoureux s'entendront quelquefois
Pour donner un sourire aux yeux flétris et mornes.

Et nul, jamais, parmi ces hommes de la fin,
Ne saura que l'amour leur fit ce don sublime,
Et, sitôt de retour dans leur soif et leur faim,
Ils maudiront le jour tombé dans leur abîme.

L'Oublié

Plaise à qui va ployé du faix de ses chimères
Clore sur mon passé de tristes nœuds d'oubli ;
Plaise honorer encor de bouquets éphémères
Les restes douloureux du frêle enseveli !

Car vraiment s'il n'a point désennuyé les races
D'un livre où soient inscrits leurs rêves à venir,
Ses étreintes du moins étaient bonnes et lasses
Et des baisers reçus savaient se souvenir.

Mais il s'est trop penché vers les larmes versées
Pour s'y mirer plus beau sous les grâces du deuil,
Et d'avoir attendu de vaines fiancées
S'en retournent enfin sa force et son orgueil.

Plaise à vous, les bénis de son geste suprême,
Le bien ensevelir, ce cher passé défunt ;
Dorme-t-il, exilé des mémoires qu'il aime,
Mariant à des fleurs la mort de son parfum !

Et plus tard, du néant de braises expirées
Où tout ce qui fut mien se sera replongé,
Dans le calme béat des futures vesprées
On verra revenir le lointain naufragé.

Mais il sera si beau, les mains pleines de roses,
Et le cœur enlacé de longs rameaux de lys,
Que nul n'ira rouvrir les bandelettes closes
Où ses jours écoulés gisent ensevelis.

Les Mort-nées

Mes rêves, ces ailés d'ailes douces et frêles
A qui rien n'est fermé de la céleste geôle,
Se promènent, au son de pâles chanterelles,
Par les jardins aimés du maître de Fiésole.

Voici naître soudain de molles plaintes d'âmes,
Ainsi les blancs regrets des timides enfances,
L'ineffable parler des voix faibles et femmes
Nous priant à venger d'anciennes offenses!

L'oubli divin leur fit les nulles destinées
Des graines que tua le gel à peine vertes,
Et c'est triste à mourir, ô ces chères mort-nées
Qui promirent en vain les corolles ouvertes.

« Nous vous eussions donné les rares amoureuses
Dont l'absence rend vains les désirs et les rêves,
Et des baisers câlins aux passions peureuses
Et d'autres à vider les races de leurs sèves.

« Nous eussions inventé quelque idéal étrange
Qui hâtât l'agonie ineffable du vôtre,
Et lâché le frisson de ses ailes d'archange
Sur les hontes où l'âme éternelle se vautre.

« Mais de cruelles mains nous permirent à peine
D'exister un instant aux entrailles des mères,
Et sans doute l'oubli du Seigneur, ou sa haine
Fit mourir en bourgeons nos feuilles éphémères. »

La Mort des Poètes

Le soir où nous mourrons des affres de la chair,
Vaguement consolés de prières pleurées,
Pour nous ôter enfin d'un ici-bas amer
Les hymnes descendront des calmes empyrées.

Le cher soleil qui vit nos premiers pas joyeux
Pressentira, d'amour, venir notre agonie,
Et, plus doux, cette fois, au baiser de nos yeux,
Attardera sur nous sa caresse infinie.

Peu nous importera que la vaine cité
S'inquiète un instant de notre fin prochaine,
Ou que jusques au seuil de notre éternité
Blasphèment nos passés, sa folie et sa haine.

Car nous aurons en nous l'âme douce du Christ
Imitée au travers des traîtrises de vivre,
Et souffrir sera doux puisque c'était écrit
Et que les cieux, d'ailleurs, nous sont promis au Livre.

Voici l'heure venue où se penchent les cœurs
Vers les fuyants échos des vibrances dernières,
Et, de la mort des sons dans la mort des lumières,
Se sentent défaillir en d'immenses rancœurs.

Bientôt s'élèveront les silences funèbres,
Et nous saurons alors, mais alors seulement,
Quel mal c'est que l'oubli d'un ancien tourment,
Et nous voudrons en vain mourir dans nos ténèbres.

Les Rêveurs

Combien chères en vous, bouquets élus d'enfance,
Frères en rêve pur qui n'oserez mourir,
Ces blessures du cœur, si lentes à guérir !

Suaves patients embellis par l'offense,
D'où rayonne sur vous ce charme des douleurs
Et fleurit en vos yeux l'angoisse en pâles fleurs ?

Ah ! d'où surtout vous vient cette beauté de l'âme,
Et sur votre chair pâle où le mal est inscrit
Quelle haine drapa le blanc manteau du Christ ?

Nous ne savons qui c'est de l'homme ou de la femme
Dont la jeune beauté vous voisine le plus,
Et nous songeons au fruit des couples dissolus.

Mais non, chère langueur si douce et si fluide,
Tu dérives de mieux que du vain ici-bas,
Et ta sérénité ne s'en ouvrira pas.

Et tu te feras jour à travers notre vide,
Reléguant loin de toi les rares empressés
Du geste de se taire et de tes yeux baissés.

Il est vrai que la chair niera tes auréoles
Et que tu passeras par des landes d'ennui ;
Et pourtant nous voilà contents en notre nuit !

Car nous t'avons surpris de timides paroles,
Et si vile que soit la terre à ta beauté,
Tu n'oseras t'ouvrir l'au delà souhaité.

Prière

Lente aux aveux et molle aux baisers sans retour,
Douce effeuilleuse ainsi des roses de l'amour,
Telle soit, ô mon Dieu, celle à qui vont mes rêves!

Car mes rêves sont las comme de blancs oiseaux
En qui verse l'ennui de l'azur et des eaux
Le suprême désir de dormir sur les grèves.

Il me plairait m'étendre en de pâles cheveux,
Et mourir, à jamais exaucé de mes vœux,
Loin des clameurs du bronze et de l'hymne des glaives!

Une Enfant

Les pauvres qui mourront d'avoir vécu d'amour,
Rare et lointaine sœur, t'ont cherchée et rêvée,
Et mes pénibles yeux de l'âme t'ont trouvée
Allant par des chemins de mon triste alentour.

Si quelquefois ta voix module jusqu'à nous
Une de tes chansons pleines de roses blanches,
C'est si doux qu'on s'arrête, éperdu, sous les branches,
Et que les sens ravis n'osent choir à genoux !

Tu ne sais rien du mal où s'en vont mes pareils
Pris aux malins filets de tes sœurs inégales,
Tes jours sont sans désirs et tes nuits sont frugales ;
Et rien que de très pur n'accueille tes réveils.

Le linon de ta jupe est moins immaculé
Que les lys de pudeur de ton adolescence,
Et tel est ton écrin de céleste innocence
Qu'il ne te souvient pas d'un désir formulé !

Tout ce qui rêve au ciel de timide et de blanc,
Tuniques d'anges, fleurs du parterre des vierges,
Blancheur du pain sacré, des surplis et des cierges,
Auprès de tes candeurs est pauvre et chancelant.

Ton âme est ce jardin souhaité des pervers
Où les boutons de fleurs ne doivent point éclore,
Un jardin blanc baigné d'une éternelle aurore,
Avec des arbrisseaux frêles, à peine verts!

Tout au plus, quelquefois, des soupçons de parfums
Avec les seuls échos d'une lointaine lyre,
Et rien qui chante un peu les charmes du délire
Ou dont l'arome fasse appel aux sens défunts!

O toute l'âme enfant recluse en tous ces lys!
Reste blanche malgré nos mâles mains tendues,
Ton linon est au prix des choses défendues,
Et le seul mot d'aimer dérangerait ses plis!

Le Vallon

Je revois en esprit de calmes paysages
Qui comprirent jadis les soucis de nos cœurs,
Des sites distingués des souffrants et des sages
Et qui font l'âme encline à de douces langueurs.

Ils veulent être vus à cette heure indécise
Où se teignent de soir les blonds après-midis,
Et non dans les matins que l'aurore opalise,
Et non dans la rougeur des couchants refroidis.

Ils semblent, ces vallons de muettes feuillées,
L'abri prédestiné des dolentes amours,
Les discrets confidents des plaintes alliées,
L'alcôve des meurtris qui s'aimeront toujours!

Mais c'est le gîte aussi d'un étrange silence,
Quand parfois les amants s'en viennent enlacés,
Et, les yeux se fuyant, rêvent d'intelligence
De renaître peut-être aux doux frissons passés.

Et nous-mêmes, nous deux, aux jours d'angoisse humaine,
Pâles soudainement du vide de la chair,
Pèlerins en silence émus de foi sereine,
Nous avons révélé notre âme au vallon cher.

Lors il nous a guéri du mal et de ses causes,
Et les feuilles chantaient si bien dans le ciel d'or,
Et les lèvres des fleurs disaient de telles choses
Que nos yeux consolés s'osaient chercher encor!

Et si longtemps, enfin, que nos yeux et nos bouches
Marieront en l'amour le sourire et les pleurs,
Laisse, ô notre vallon, dans tes grâces farouches
Les blonds après-midis s'alanguir sur tes fleurs!

La Muse

Dans le jardin baigné de lune et de silence,
Quand elle eut enflammé ma native indolence,
Des mains cherchant les mains qui suivent les aveux,
Elle laissa tomber ses nocturnes cheveux
Sur les nobles contours de sa chair éternelle
Et me dit de la voix aimée et maternelle :
« Doux platonicien qui fais de tes douleurs
Un étrange bouquet d'impérissables fleurs,
Grand cœur que meurtriront maintes roses fanées
Et sur qui n'a rien fait la fuite des années,
O triste et frêle enfant conçu dans trop d'amour,
Tu sauras les fardeaux qui pèsent tour à tour
Sur le cœur ignoré des bons et des timides;
Si je lis bien au fond des larges yeux limpides
Que mes baisers du soir ont maintes fois fermés,
Tu seras de ceux-là qui veulent être aimés
Et malheureux, par suite, à la façon des femmes.
Je t'aime, mais ton âme, enfant, est de ces âmes
Si pleines de désir et si chaudes d'espoir,
Que je me jugerais criminelle le soir
Où mes lèvres enfin se colleraient aux tiennes
Et, dans l'embrasement des voluptés païennes,

Aspireraient d'un trait ta force et ton orgueil.
Reste vierge, et grandis dans l'attente et le deuil,
Et que la songerie éparse en tes yeux vagues
Soit pleine d'un lever de glaives et de dagues !
C'est toi qui raviras les rares toisons d'or
Qui seules, aujourd'hui, sont à ravir encor
Loin des pays conquis et des bornes atteintes.
Que nul être ne t'aime et n'entende tes plaintes
Les soirs où tu voudras reposer un instant
Ton front lourd de pensée et ton cœur haletant,
Sinon vous, seules fleurs de l'antique parterre,
Par qui l'âme éternelle et bonne de la terre
Prodigue au cœur humain ses consolations !
O sentes des taillis anciens où nous passions,
Sentant nous entourer l'amour vague des choses,
Gardez pour cet enfant, dans vos roses recloses,
Le triste et cher parfum du baiser des adieux,
Aimez-le comme moi, la femme, et l'aimez mieux,
Et qu'il garde à jamais au plus profond de l'âme
Le mépris du baiser et la peur de la femme! »

Vers pour Yseult

I

Pâle de tes adieux et vain de ton amour,
Me voici gravissant les pentes du retour
Et les roses du soir m'attristent jusqu'aux pleurs.

Je rentre dans la paix et dans le souvenir,
Mais des ailes en moi s'ouvrent vers l'avenir
A travers le hallier des présentes douleurs.

L'espérance vivace étouffe les regrets,
Et les vierges jardins de nos âmes sont prêts
A frémir avant peu sous de nouvelles fleurs.

II

Comme un vivant parfum de suaves verveines,
J'ai senti ruisseler ton âme dans mes veines,
Quand tes mains seulement s'enlacèrent aux miennes.

Et je souffre et jouis en ta chair et ton âme,
Et tes moindres propos sont de longs traits de flamme
Qui ravivent en moi les blessures anciennes.

Ton front pâle et puissant et tes claires prunelles
Sont garants au chercheur d'extases éternelles,
Et j'ai peur du baiser de tes lèvres chrétiennes.

III

Dès que fleurit nos cœurs l'amour adolescent,
La même âme brûla dans notre jeune sang,
Et nous fûmes deux lys embaumant à la fois.

Nous allâmes longtemps par un même chemin :
Je n'étais qu'un enfant qui vibrait dans ta main
Et nos yeux suppléaient au silence des voix;

Puis ton âme grandit par delà les baisers,
Et me voilà pleurant de mes rêves brisés,
Plus enfant et plus doux encore qu'autrefois!

IV

Ton rêve coutumier a des élans funèbres
Vers le hautain passé des mystiques ténèbres
Et c'est un fier aiglon qui s'envole de l'aire!

Les miens sont un essaim d'oiseaux tendres et sages
Qui soupirent d'amour sous de calmes bocages,
Et ton rêve, à leur sens, a le vol téméraire.

Que ne laisses-tu là ton orgueil et tes fièvres
Pour l'éternel baiser des âmes sur les lèvres?
Voleras-tu toujours dans ton ciel solitaire?

V

O douleur! je ne puis, je n'oserais te suivre;
Viens mourir avec moi dans l'ivresse de vivre
Et goûter en tremblant aux douceurs de se taire.

Le dernier Rêve

Au fond endolori des suprêmes vesprées
Où meurent en silence et les yeux s'évitant,
Les débris à leur fin des races ulcérées,
Ils l'ont crucifié dans le rose occident!

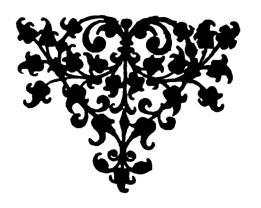
Pâle de plus en plus des fuites de la sève,
Avec, dans le lointain des beaux yeux mi-fermés,
Le solitaire orgueil d'être le dernier rêve,
Il revoit par l'esprit les siècles bien-aimés.

Il penche du fardeau de la proche agonie,
Sous l'or vague et soyeux des cheveux ruisselants,
La mystique beauté de sa face bénie,
Et voici pénétrer la lance dans ses flancs!

Et c'est sur la muette et coupable indolence
Des peuples assoupis à l'ombre de la croix,
Le rouge épuisement des veines par la lance
Et les derniers frissons des membres déjà froids.

Soudain il s'est raidi sur son arbre de honte
Avec de longs sanglots et des yeux révulsés,
Et maintenant le corps s'affaisse, et l'âme monte
Rejoindre dans l'Éther les rêves trépassés.

Et désormais la nuit pèsera sur la terre
De jour en jour plus dense aux hommes plus méchants,
Et cette pourpre éteinte en un ciel de mystère,
C'est le dernier reflet du dernier des couchants.





LUCIEN SOLVAY

Menuet

Marquise, l'air est plein d'ivresses;
Les petits Cupidons moqueurs
Tendent leurs embûches traîtresses,
Où se laissent prendre les cœurs.

Le printemps à toutes les branches
Fait pousser, caprice jaloux,
Comme des myriades blanches
De rubans et de billets doux.

Le feuillage bruit plus tendre
Et la mousse a des chatoiements
Qui semblent, inquiets, attendre
Les baisers roses des amants.

Si vous n'étiez d'antique souche,
Marquise, je me pencherais
Langoureusement sur ta bouche,
Et nous irions dans les forêts;

Nous irions dans le taillis sombre
Écouter les merles siffler,
Et nous conter l'histoire, à l'ombre,
Que l'on se dit sans se parler!

Mais vous êtes, jeune douairière,
De trop excellente maison
Pour que ma flamme roturière
Ose brûler votre blason.

Pourtant, quelque rang que réclame
Votre orgueil qui fait tout plier,
A certains moments, noble dame,
Il est permis de s'oublier...

C'est l'heure où de partout s'élève
L'hymne des espoirs triomphants,
Où tu fais bouillonner la sève,
Nature, au cœur de tes enfants !

C'est l'heure aimée où vos ancêtres,
Peu soucieux de déroger,
Dans leurs joyeuses nuits champêtres
Faisaient des rêves de berger !

Vous souvient-il, nymphes de marbre,
Des idylles de Trianon ?
L'amour babillait sous chaque arbre,
Et Pompadour était Toinon.

O fille d'aïeux qu'on admire,
Dites-moi, pourquoi mépriser
Le bois, confident du sourire,
Et l'oiseau, frère du baiser ?

Toute la gloire et les faits d'armes
De ceux dont vous êtes le sang
Ne valent pas une des larmes
Que sème Vesper en passant.

Que m'importent ce faste immense
Et tous ces titres sans valeur,
Lorsque j'écoute la romance
Que l'abeille dit à la fleur?

Laissons la science inféconde
Aux Turenne, aux Napoléon;
Le plus grand tacticien du monde,
C'est le général Cupidon!

Allons, par de plus doux carnages,
A l'abri des chênes touffus,
Réveillant les Faunes sauvages
Du bruit de nos soupirs confus,

Ivres de boucherie exquise,
Sans fanfares et sans soldats,
Recommencer, belle marquise,
La bataille des Quatre-Bras!

Épilogue

Je referme aujourd'hui le livre
Qu'ensemble nous avons ouvert,
Lorsque dans l'ombre du bois vert
Tout disait le bonheur de vivre.

Ce livre était plein de rayons,
Comme l'aube le long des grèves ;
J'avais placé là tous mes rêves
Et toutes mes illusions.

C'était le plus pur de ma vie,
Mes ardeurs folles, mes plaisirs
Et la volupté des désirs
Qui laissent l'âme inassouvie.

Nous l'avions commencé jadis,
Au temps des floraisons sereines,
Parmi les roses, les verveines
Qui nous faisaient un paradis.

Nous lisions avec la pensée
Qu'il ne devrait jamais finir,
Et que la jeunesse à venir
Ne serait pas sitôt passée...

Mais un soir, sous le ciel plombé,
Le fouet menaçant des tempêtes,
Hélas! a sifflé sur nos têtes, —
Et le pauvre livre est tombé,

Dispersant dans les airs farouches,
Avec nos cris et nos rancœurs,
Tous les murmures de nos cœurs
Et tous les baisers de nos bouches!





HÉLÈNE SWARTH

Cache-Cache

Dans l'ancienne maison à laquelle s'attache
Le riant souvenir de leurs jeux enfantins,
Ils aimaient à jouer le soir à cache-cache,
En étouffant le bruit des rires argentins.

Ils allaient se blottir dans les petits coins sombres,
Au fond des corridors, à la cave, au grenier,
Glissant le long des murs comme feraient des ombres,
Et l'on cherchait longtemps avant d'être au dernier.

O jeu de cache-cache! ô gaîté franche et pure!
Qui nous rendra l'enfance et les beaux jours anciens?
L'aînée avait sa longue et blonde chevelure
Ainsi que la portaient les rois mérovingiens.

Un des jeunes garçons toujours était près d'elle
Et l'on eût dit, à voir ces deux adolescents,
Que Paul et Virginie à ce couple fidèle
Avaient légué l'amour et les vœux innocents.

Quand, se tenant la main, ils se cachaient ensemble,
Pour bien se dérober aux chercheurs curieux
Elle, naïvement, comme un voile qui tremble,
Sur leurs deux fronts penchés répandait ses cheveux.

Rêves d'Enfance

Lorsque je reposais, pleine d'un vague espoir,
Dans les bras de l'enfance,
Que mes yeux pour dormir se fermaient chaque soir
Sans crainte et sans défense,

Que mon sommeil faisait germer des rêves d'or
Sous mes paupières closes,
Et comme un amoureux me prodiguait encor
Des perles et des roses,

Je vivais à part moi dans un monde enchanté,
Splendide et solitaire
Qui, si je l'avais su décrire, aurait tenté
Les heureux de la terre.

J'avais des bosquets verts de fleurs et d'oranger,
Des fruits d'or à chaque arbre,
Des fontaines tombant avec un bruit léger
Dans leurs vasques de marbre.

Un palais dessinant son profil blanc et pur
Sur le ciel d'un bleu sombre
Et des parois d'albâtre et des salles d'azur
Et des joyaux sans nombre.

Des robes de satin, des jupes de velours
A riches broderies,
Des manteaux de brocart étincelants et lourds
De mille pierreries.

J'avais des pages blonds, des femmes aux doux yeux.
Tous plus beaux que les anges,
Des oiseaux modulant des chants délicieux
Sur des rhythmes étranges.

J'avais de grands jardins paisibles et charmants
Où s'égarait ma course,
Et des coffres d'or fin remplis de diamants
Où j'emplissais ma bourse.

Partout sur mon passage on se trouvait heureux,
Car j'ouvrais des mains pleines
Et je faisais pleuvoir mon luxe généreux
Sur les monts et les plaines.

Je montais à la chasse un fringant palefroi
Aussi blanc que la neige
Et je faisais pâlir l'équipage d'un roi
Auprès de mon cortège..

Et je m'imaginais qu'une fée à l'œil bleu,
Comme dans un poème,
Avait baisé mon front de ses lèvres de feu,
Le jour de mon baptême.

Retombée aujourd'hui, comme une feuille au vent,
Dans cette vie amère,
Je te regrette encore et te pleure souvent,
Enfantine chimère!

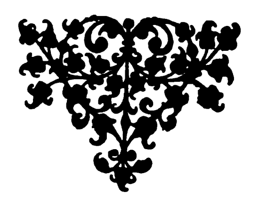
Viens pour me consoler et noyer mon ennui
Dans les flots de tes songes,
Et laisse à mon chevet descendre quelque nuit
Tes féeriques mensonges!

Mépris

Je mettrai mon âme si haut
Que rien du monde ne l'atteigne.
Maudire n'est pas ce qu'il faut :
Je souris, fière, et je dédaigne.

Courage! l'animal rampant
Reculera dans l'ombre infâme
Et je serai comme la femme
Qui mit le pied sur le serpent.

O serpent! rentre dans la vase!
Haine et colère, endormez-vous!
Le mépris vaut bien le courroux :
Il ne mord pas, mais il écrase.





MAX WALLER

LA FLUTE A SIEBEL

En Mi-Bébête

Veux-tu venir avec moi? Viens
Dans la langueur du crépuscule:
Nous nous dirons des tas de riens
Sur un ton doux et ridicule.

Les lilas là-bas sont tout blancs,
Au fond du parc l'étang s'allonge,
Et dans l'eau langoureuse plonge
Le cœur des nénufars dolents...

Tout est blancheur et tout mystère
En la nuit qui va frissonner.
Sept! huit! neuf! entends-tu sonner
L'heure où va se coucher la terre!

Les voix doucement se tairont.
Amoureuses, comme épuisées,
Et de leurs palmes irisées
Les rameaux neufs t'éventeront.

Alors, yeux noyés, mains unies,
Nous irons rêver tous les deux,
Sous la garde des bergers bleus
Et des houlettes infinies.

Puis quand viendra le vilain jour,
Je me jetterai dans l'eau claire...
Et tu pourras, sans me déplaire,
Me tromper à ton aise, amour!

Au Boulevard

Ma femme de chambre épouse un cocher,
Un cocher du roi, plus rustre encor qu'elle!
— Je plains les chevaux. — Voulons-nous marcher?
— Comme tu voudras. — Cette femme est belle!

De qui parles-tu? tu sembles souffrir?...
— Mais non, je suis gaie et je ris.... oh! comme
Cette femme est laide! On dirait un homme!
Dis-moi, cela fait-il mal, de mourir?

— De mourir, oh non! c'est doux comme un rêve:
Quand on est très jeune et qu'on est très beau,
On descend joyeux au fond du tombeau
La femme qui meurt et l'homme qui crève.

— Viens, asseyons-nous sur ce banc de bois;
Parle-moi, dis-moi des mots en musique;
C'est vraiment gaga, dis, d'être phthisique?
Elle me parlait en baissant la voix.

Mais que te prend-il? réponds, bien aimée?
— Tu me promets de garder mon portrait?
Ah! c'est vrai que la mort est parfumée!...
C'est à n'y pas croire, elle se mourait!

A toi, Alfred!

Du temps où je rodais partout,
J'entrevis un homme posthume
Qui, tout en singeant mon costume,
Ne me ressemblait pas du tout.

Il n'était pas trop mal, en somme,
Droit comme un canon de fusil;
Pour camarade il me choisit,
Puis je n'ai plus revu cet homme.

Un soir — je jouais pique — atout!
Il revint comme partenaire,
Mais son visage débonnaire
Ne me ressemblait pas du tout.

Il m'ennuyait, dois-je le dire?
Mais enfin, il était poli,
Si bien que, me glissant au lit,
Gravement je me mis à rire.

Je devins vieux et mon matou
Seul consolait ma solitude;
Lui parut — mais, par habitude,
Ne me ressemblait pas du tout.

Cette fois, je pris la parole,
Tandis qu'il se tournait les doigts;
Il frémit au son de ma voix :
« Sais-tu bien que tu n'es pas drôle!

« Tu m'as poursuivi Dieu sait où,
Plus rasant que le rasoir même,
Mais ton masque, visiteur blême,
Ne me ressemble pas du tout. »

Alors son verbe aux accents tristes,
Traînant sur le mode mineur,
Me dit : « Toi qui fis mon bonheur,
Je suis le dernier des fumistes. »

Sun Shine

How do you do? mon cœur a faim
De votre regard qui dédaigne;
Et depuis l'autre jour il saigne,
Viendrez-vous le soigner enfin?

Car, bien que le printemps commence
A dorer les longs boulevards,
Il fait très froid sans vos regards
Et ma solitude est immense.

Little beauty! venez, venez!
C'est si triste et si navrant d'être,
Les yeux braqués, à la fenêtre
Pendant les doux après-dîners,

Attendant toujours la chérie
En songeant qu'elle n'aime plus,
Et c'est ridicule au surplus,
Et c'est naturel qu'on en rie.

Mais voilà ! my heart! on est fou,
On sait bien qu'elle est infidèle,
Et pourtant lorsqu'on rêve d'elle,
On a la tête Dieu sait où !

On se dit : la folle, sur l'heure,
Est aux bras d'un nouvel amant,
Oh ! c'est son droit assurément,
Mais ça n'empêche qu'on en pleure.

Si le soleil n'était pas là,
Lui qui contre tous nos spleens lutte,
Je me tuerais, tra la la la !
En sanglotant un air de flûte!

Berceuse à Hélène

Je suis triste, ma reine,
Que mon cœur, mon cœur a de peine,
Je suis triste, ma reine,
D'être si loin de vous.

Je vous ai vue à peine,
Que mon cœur, mon cœur a de peine,
Je vous ai vue à peine
Près du Fossé-aux-Loups.

Mon âme est pleine, pleine,
Que mon cœur, mon cœur a de peine,
Mon âme est pleine, pleine
De vers aux rimes d'or.

Je veille, Hélène, Hélène
Que mon cœur, mon cœur a de peine,
Je veille, Hélène, Hélène,
C'est le lecteur qui dort.

La chose est souveraine,
Que mon cœur, mon cœur a de peine,
La chose est souveraine
Et ça ne coûte rien.

Dors tranquille et sereine,
Que mon cœur, mon cœur a de peine,
Dors tranquille et sereine,
Dors mon enfant, c'est pour ton bien.

Babolain

Dans le boudoir où rien ne bouge
Il fait d'un doux à défaillir;
Elle me dit : Il va venir!
Qui? — « Babolain, le diable rouge!

« J'ai fait mettre au lit parfumé
Des draps couleur moisson prochaine,
Les coquelicots, mon aimé,
Vont tomber presqu'une semaine.

« Sur la neige il pleuvra du sang,
Du sang comme en une bataille;
Non, ne me prends pas par la taille,
Dit-elle encore — en rougissant.

« Va-t-en, rentre chez toi, sois sage,
Tu reviendras dans quelques jours
Voir si le diable est là toujours,
Et tu déferas mon corsage.

« Et ce sera si bon d'avoir
Rassemblé des économies !
Mais n'en souffle rien aux amies,
Je pourrais m'en apercevoir... »

Du cher boudoir où rien ne bouge
Qu'un tic-tac très clair et très gai,
Je suis revenu fatigué
Du passage de la Mer Rouge.

Catalepsie

Le magnétiseur, l'œil rivé
Dans l'œil bleu de celle que j'aime,
L'a rendue immobile et blême...
J'ai cru que c'était arrivé.

Elle tomba sans un murmure,
Son dolent regard disparut.
Un espoir en mon cœur courut :
« Mon Dieu! pourvu que cela dure!

Que ce soit un vrai cauchemar,
Qu'elle soit morte de ma vie!
Je l'appellerai, sans envie :
Mademoiselle Valdemar.

Je l'aimerai tant disparue
A tout jamais de mon chemin!
Alors je lui tendrai la main
Sans la rencontrer dans la rue

J'emporterai son corps défunt
Dans une bière en porcelaine
De Sèvres ou de Saxe, pleine
D'un inaltérable parfum;

Puis pour que rien ne la réveille
De son rêve doux et berceur,
A pas de loup, j'irai la veille
Égorger le magnétiseur! »

Au Café

Depuis un mois, mon en-allée,
Je t'attends en vain chaque soir ;
Dans ce Café je vais m'asseoir,
Où tu venais, emmitouflée.

Je t'attends et tu ne viens pas ;
Si tu savais combien j'en pleure !
J'y retournerai tout à l'heure
Et je te parlerai tout bas.

De l'autre côté de la table,
Je croirai que je te revois ;
Tu me répondras, et ta voix
Sera d'un éteint adorable.

Et nous boirons des grogs très chauds,
Au gin, ainsi que tu les aimes,
Et dans l'éclair bleu des réchauds
Nous verrons nos deux faces blêmes,

Nos visages tout déformés
Comme dans les miroirs de foire,
Mais sur ces reflets bien aimés
Nous tendrons de la gaze noire;

Les réchauds seront recouverts
De crêpe, ainsi que des cadavres,
Et toi, chère, qui tant me navres,
Tu n'en sauras rien — que mes vers,

Mes vers qui font semblant de rire
Et sanglotent très doucement.
Ma voix éclate... ma voix ment!
Je suis triste, jusqu'à le dire!

Pourquoi n'es-tu plus là? Je suis
Seul, tout seul, ma petite amie!
Tu te tais, ô mon endormie,
Que ferai-je des nuits, des nuits?

Je rêverai que je t'enlace
Très fort, très fort, comme au beau temps;
Et nous resterons bien longtemps
Jusqu'à l'heure tardive, où, lasse,

Gentiment tu t'endormiras.
Le vent sifflera par la porte,
Et je n'étreindrai qu'une morte
Raidie et froide entre mes bras!

Il pleut

Il pleut, accourez ma mignonne,
Nous jacasserons près du feu,
Et le ciel gris paraîtra bleu
Dans votre regard qui rayonne!

Nous nous dirons des mots en l'air,
Des mots vifs comme des fusées,
Et le ciel noir paraîtra clair
Dans vos chères boucles frisées!

Nous nous embrasserons encor
Comme l'autre soir, sur les lèvres,
Et si folles seront nos fièvres
Que l'affreux ciel paraîtra d'or!

Et dans cette nuit d'infamie
Où des crimes hurlent au loin,
Nous nous blottirons dans un coin,
Tout près l'un de l'autre, m'amie.

Nous dirons à ce ciel qu'il ment
Nous oublierons qu'il pleut à verse,
Plongés dans un rêve qui berce
Et qui grise adorablement.

Viens, ma douce, viens, dis, c'est l'heure
Où les gens graves font des nez...
Nos péchés seront pardonnés :
Nous rirons, puisque le ciel pleure.

Pureté

Un parfum doux et discret traîne
Dans l'alcôve de l'ange aimé;
On n'entend au réduit fermé
Que l'heure lente qui s'égrène.

Tout est vague comme une mort :
L'enfant blonde de ma pensée,
Par le silence caressée,
Ferme ses grands yeux et s'endort.

Son visage a la candeur calme
D'une immuable chasteté ;
Son pur sourire est éventé
Par une occulte et lente palme

Mais soudain un profond baiser
Entr'ouvre les plis de son rêve,
Et dans une secousse brève
Qui semble la martyriser,

Elle se tord et s'abandonne
Avec un long geste d'aimer,
Un geste attendri de madone,
Et ses bras veulent se fermer;

Car elle rêve qu'elle est nue
Aux lèvres d'une vierge sœur,
Et sous la caresse inconnue
Elle agonise de douceur!

P. P. C.

Dans un sachet plein de pralines
J'ai mis mon pauvre cœur d'amant,
Et je songe aux lèvres câlines
Qui le faisaient battre — ô maman!

Les yeux mouillés, je vous l'envoie
Avec un « Pour Prendre Congé ».
Ayez encore un brin de joie
A savoir le regret que j'ai.

Vous m'avez dit avec un reste
De pitié : « Soyons frère et sœur ».
Je m'imaginai la douceur
Inexprimable de l'inceste!

Mais c'était vraiment sérieux :
Vous n'aimiez plus votre fidèle.
O mon cœur! O mon pauvre vieux!
Saigne, saigne, et parle-moi d'Elle!

Les pralines teintes de sang
Paraîtront faites à la rose,
Mais je bénirai ma chlorose,
O mon inconstante, en pensant

Que rien ne bat dans ma poitrine,
Que tout y est mort désormais;
Grignotte, toi que tant j'aimais,
Jusqu'à la dernière praline!

Car voilà le cadeau moqueur
Qui pose un lapin à l'idylle :
Des bonbons au sang de mon cœur
Et des larmes de crocodile.

C'est ainsi

Faire des vers, des vers gamins,
Et rire, et rire, et rire encore,
Et, comme un pierrot qui picore,
Cueillir leurs parfums aux jasmins;

Forger des vers comme des armes,
Pointus, effilés, sans merci,
Ou, pour expier son souci,
Égrener des *ave* de larmes,

C'est bon supérieurement
Et tout le reste est journalisme;
La strophe d'or est comme un prisme
Où s'irise le firmament.

Et crevât-on, phthisique et blême,
Avec des recors à la clé,
Le violon qu'on a râclé
Laisse des notes en nous-même.

La flûte, avec ses quatre trous,
Quatre regards de mélodie,
Quand elle est triste, psalmodie
Comme un martyr sous les verrous;

Et rien n'y fait, ni les gendarmes,
Ni les huissiers, ni les tailleurs;
L'air de flûte a toujours des larmes
En attendant des jours meilleurs!

Triste Zut.

J'ai vu la chère tout à l'heure:
Elle m'a dit des mots en l'air,
Mais cela n'était pas bien clair...
Comment se fait-il que je pleure?

Elle me disait : c'est un leurre
Que s'aimer éternellement;
Celui qu'on aime est... l'autre amant...
Comment se fait-il que je pleure?

Que l'amour trop prolongé fleure
Les lilas longtemps enfermés;
Oui, nous nous sommes trop aimés!
Comment se fait-il que je pleure?

Lorsque dans le doux soleil clair
Où la rosée en perles pleure,
J'ai vu la chère tout à l'heure,
Elle prenait un air en l'air;

Elle souriait, c'est un leurre,
Le sourire ainsi souri ment.
On sourit éternellement
Et c'est au dedans que l'on pleure.

Oui, nous nous sommes trop aimés,
Petit cœur que mon cœur effleure,
Et tout seul, chère que je pleure,
J'ouvre mes amours mal fermés.

Amour-Hôtel

Mon cœur est comme un Grand-Hôtel
Où descendent les bien-aimées,
Et sur leurs valises fermées
Volent des Amours au pastel.

Je les reçois sans leur rien dire,
Porte leurs malles doucement,
Puis elles suivent mon aimant,
Mon aimant aimant : le sourire!

Je leur murmure : « Très longtemps
Vous habiterez cette chambre,
Nous irons au bois de la Cambre
Le jour où nous aurons le temps.

« Vos yeux seront miens, votre lèvre
Sera mienne, et vos longues mains
Parcourront les moindres chemins
De mon corps éperdu de fièvre.

« Nous épuiserons les douceurs
Des frais baisers et des caresses,
Et savourerons les ivresses
Coupables de deux lèvres sœurs.

« Nous n'éteindrons pas la veilleuse
Pour voir notre crime éclairé,
Et le boudoir sera doré
D'une lueur mystérieuse.

« Le matin, très tard, le valet
Nous servira des liqueurs roses,
De la confiture de roses,
Et des pralines dans du lait.

« Nous ne verrons pas les musées
Ni les monuments publics, ni
Les églises — mais l'infini
Des voluptés inapaisées ;

« Et quand nous aurons tout bien vu,
Épuisé la table servie,
S'il n'arrive rien d'imprévu,
Nous nous quitterons pour la vie! »

En Mer

Au bastingage du steamer,
Où caressante, l'eau déferle,
Avec des nacrures de perle,
Je regarde danser la mer.

Les vagues vont, les vagues vagues
Comme un rêve d'eau sanglotant,
Et ce n'est que de l'eau pourtant...
Et j'écoute vaguer les vagues.

C'est adorable, ce lointain,
Cet horizon qui gronde et lutte.
Il est deux heures du matin,
Mignonne Mer, un air flûte!

Un air de flûte qui serait
Plus chaste qu'un baiser de lame,
Dans le jour au loin qui s'enflamme,
Un air de flûte bien discret,

A tous les engloutis des ondes
Mangés par les petits poissons,
Une de mes minces chansons
Pour leur faire danser des rondes.

Il est inédit, de mon choix,
Un air à peine d'un quart d'heure,
Et je le dédie aux anchois,
Afin qu'ils en fassent leur beurre.

C'est adorable, ce lointain,
Cet horizon qui gronde et lutte;
Il est deux heures du matin,
Dans la mer j'ai jeté ma flûte.

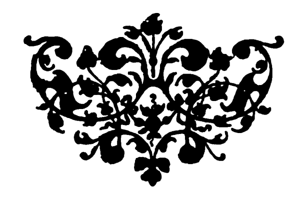


Table des matières

